


choisir

revue culturelle
n° 540 – décembre 2004



Le ciel sur terre



*Ton corps traverse
mystérieusement le mien
et ton âme s'unit à la mienne :
voilà que je ne suis plus
ce que j'ai été naguère.*

*Tu viens et tu vas
mais tu laisses après toi la semence
pour la gloire à venir,
enfouie dans un corps de poussière.*

Edith Stein



***La rédaction et l'administration
de « choisir » vous souhaitent de
Bonnes et Heureuses Fêtes***

choisir

n°540 – décembre 2004

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.–
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 56.– Par avion : € 60.–
Prix au numéro : FS 8.–
En vente dans les librairies Payot, la Procure-
le Passage, Saint-Augustin

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet, scène de rue,
Madrid

p. 7 : GODONG/Philippe Lissac

p. 15 : Colmar, Musée d'Unterlinden

p. 28 : Mario Del Curto

p. 31 : SPADEM 62

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

| | |
|---|-----------|
| Editorial | 2 |
| Racontez-moi une histoire <i>par Pierre Emonet</i> | |
| Actuel | 4 |
| Spiritualité | 8 |
| Terra incognita <i>par Bruno Fuglistaller</i> | |
| Spiritualité | 9 |
| Une spiritualité de l'incarnation <i>par Pierre Emonet</i> | |
| Théologie | 13 |
| Les fondements du Credo chrétien <i>par Joseph Hug</i> | |
| Théologie | 18 |
| L'avenir de l'œuvre de Teilhard <i>par Richard Brücksel</i> | |
| Eglise | 21 |
| Réconciliation dans le christianisme ancien <i>par Attila Jakab</i> | |
| Société | 24 |
| 30 ans de lutte contre la torture. ACAT, témoignage <i>par Marie-Thérèse Bouchardy</i> | |
| Libres propos | 26 |
| Fondements des croyances religieuses <i>par Yves Siegwart</i> | |
| Théâtre | 27 |
| Trois variations sur le destin <i>par Valérie Bory</i> | |
| Lettres | 30 |
| Le poète au pied léger. Jean Cocteau <i>par Gérard Joulié</i> | |
| Livres ouverts | 33 |
| Gustave Roud et sa « différence » <i>par André Durussel</i> | |
| Livres ouverts | 35 |
| Abbu Ammar, l'espoir d'un peuple <i>par Joseph Hug</i> | |
| Livres reçus | 41 |
| Chronique | 42 |
| Un vendredi à Ramallah <i>par Pascal Décaillet</i> | |
| Table des matières 2004 | 44 |

Racontez-moi une histoire

Noël est une merveilleuse histoire. Au-delà des illuminations municipales, des étalages rouge et or, des odeurs de pain d'épices et des musiques sentimentales, avant même les émouvantes cérémonies religieuses, il y a un récit, l'histoire d'un couple qui attend un enfant, qui cherche un logement, d'une jeune femme qui accouche, du ciel qui s'ouvre pour laisser tomber sur terre une pluie d'étoiles et des nuées d'anges qui chantent le sourire de Dieu. Une histoire qui fait rêver petits et grands, jeunes et vieux, savants et simples gens, croyants ou mécréants.

Pour les chrétiens cette histoire est fondatrice. Première de toute une série qui disent la vie et l'enseignement de Jésus de Nazareth, elle est au cœur de leur foi : « Je crois en Jésus-Christ (...) conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie (...) ». D'autres récits suivront, qui raconteront son enseignement, ses souffrances, sa Passion, sa mort et sa résurrection, son départ pour le ciel. Lui-même, merveilleux conteur, captive son auditoire et inculque une nouvelle manière d'être et de penser par des paraboles, des petits contes, des allégories, des commentaires de faits divers. Les Evangiles ne sont finalement rien d'autre qu'une suite de récits qui font vivre sous nos yeux un modèle avec lequel il est possible de s'identifier. L'histoire du Maître de Nazareth, et ses histoires, rejoignent ce qu'il y a de meilleur en l'homme ; d'une efficacité pédagogique à nulle autre comparable, elles stimulent les bons désirs, réveillent l'imagination, enflamment le cœur, soutiennent le courage. Aristote n'enseigne-t-il pas que les animaux apprennent par mimésis, et que l'homme est le plus « mimeur » d'entre eux ?

L'Evangile n'est pas nécessairement passéiste ; s'il aime raconter ce n'est pas pour le seul plaisir de livrer une information, mais pour donner forme au présent, pour susciter la réflexion, encourager l'autocritique et inspirer des comportements nouveaux. Il a même des récits dangereux, subversifs, qui secouent les routines personnelles ou sociales et contestent l'ordre établi. La foi se nourrit d'histoires plus

que de vérités spéculatives et l'Eglise s'est constituée comme une communauté du souvenir et du récit, et non de l'argumentation. Avec le temps, les ambitions des uns et la peur des autres, le souci de dégager des implications doctrinales ou morales, de corriger des interprétations abusives ont donné lieu à des développements spéculatifs et idéologiques. Au récit ont succédé des propositions conceptuelles et des leçons de morale, tant et si bien que pour l'imaginaire populaire, le catéchisme, la formule dogmatique et les préceptes moraux ont plus de poids que le récit évangélique. Les credos se sont compliqués, accumulant des notions philosophiques plus familières aux spécialistes et aux évêques qu'au peuple, qui préfère les histoires et les retient plus facilement. Celle vive et pleine de fraîcheur de Jésus de Nazareth s'est trouvée prise dans les glaces d'une spéculation sans incidence concrète sur la vie quotidienne. Si le récit nourrit, fait vivre et rêver, s'il est toujours ouvert au point de stimuler la volonté tout en respectant la liberté, les concepts alimentent la discussion, fatiguent et enflent ; ils respirent la contrainte.

Entre le Dieu de l'histoire, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et le Dieu des philosophes, il y a un abîme. Le récit de Noël rappelle sur le devant de la scène le Divin Modèle occulté par tant de théories et de règlements. Ce retour annuel aux sources pour raconter une fois encore le ciel qui tombe sur terre pour se mêler à l'histoire - et aux histoires des hommes -, peut-être est-ce là la joie essentielle d'une fête qui ne cesse d'enchanter petits et grands, et de rendre le monde un peu meilleur, l'espace d'une nuit.

Pierre Emonet s.j.



■ Info

Défense de l'environnement

L'Académie pontificale des sciences a conclu les travaux de son assemblée plénière de novembre liée au projet de rédaction d'une déclaration sur la nécessité de préserver l'atmosphère, l'eau et l'énergie terrestre. Ce document devrait être adressé aux chefs d'Etats et de gouvernements en 2006, a confié à l'APIC Mgr Marcelo Sanchez Sorando, chancelier de l'Académie.

L'annonce de ce document coïncide avec les conclusions d'une vaste étude scientifique affirmant que l'Arctique se réchauffe deux fois plus vite que le reste de la planète et que cette tendance devrait s'accélérer à tel point que sa calotte glacière pourrait avoir complètement disparu en période estivale, d'ici la fin du siècle. La fonte des glaciers terrestres devrait également provoquer d'ici 2100 une hausse jusqu'à 1 m du niveau des océans, obligeant au déplacement des populations vivant sur le littoral.

■ Info

Calendrier œcuménique des martyrs ?

D'une Eglise à l'autre, on a des façons différentes de commémorer et de vénérer les saints et les martyrs. Depuis quelque temps, une chose est claire : la ligne de fracture entre, d'un côté, les Eglises catholique romaine et orthodoxe et, de l'autre, les Eglises protestantes en ce qui concerne le rôle des martyrs dans la spiritualité n'est plus aussi nette qu'auparavant. Le pasteur Lukas Vischer, ex-responsable de la Commission Foi et Constitution du Con-

seil œcuménique des Eglises, explique : « Les Eglises, protestantes admettent de plus en plus que le rejet radical de la vénération des saints les a déformées. La condamnation légitime des abus a empêché de prendre conscience de la communion avec les témoins du passé. »

La communauté monastique de Bose (Italie) a fait paraître en 2002 une liste de saints et de martyrs, en réponse à une suggestion faite en 1978 par la Commission de Foi et Constitution, estimant que ce genre de document pourrait renforcer la solidarité de tous les chrétiens dans la prière et dans l'action. Un nouveau calendrier des saints et martyrs va reprendre à son compte la perspective œcuménique et la restituer aux Eglises, en réunissant l'éventail le plus vaste jamais réalisé de saints et de martyrs appartenant à toutes les traditions chrétiennes.

Beaucoup de questions se posent néanmoins : est-il possible de conserver la mémoire d'Eglises différentes dans un calendrier unique ? Comment les chrétiens vont-ils aborder le fait que certains membres de la famille œcuménique honorent et célèbrent des saints que d'autres Eglises tiennent pour hérétiques ? Un groupe mixte de travail a été formé pour y œuvrer.

■ Info

Démission de Régis Debray

Auteur d'un vigoureux plaidoyer pour l'enseignement laïc du fait religieux, en mars 2002, Régis Debray, président de l'Institut européen des sciences des religions (IESR), a présenté sa démission. Il dénonce « l'absence de volonté [de l'Education nationale] d'impulser cet en-

seignement, d'ordre historique et philosophique, encore et toujours livré au bon et mauvais vouloir des académies et des régions ».

L'IESR, créé par le ministre Luc Ferry en 2002, avait pour mission de promouvoir l'enseignement du fait religieux, et notamment d'aider les instituts universitaires de formation des maîtres à mettre en place un module d'enseignement de la philosophie de la laïcité et d'étude du fait religieux. Certains instituts, comme ceux de Lyon ou Versailles, ont développé cette formation, mais de nombreux autres l'ont laissée en friche par frilosité et inertie de l'administration, juge Régis Debray. Il voit la confirmation de cette absence de volonté dans la remise du *Rapport Thélot*, le 12 octobre, dans lequel « la pertinence et l'intérêt d'un enseignement critique des cultures religieuses en tant que faits de civilisation ne fait même pas l'objet d'une allusion. Ils n'ont évidemment pas leur place dans une vision du monde qui fait du sujet humain un animal essentiellement économique, amputé de ses dimensions symboliques ».

■ Info

Australie et confiance en l'Eglise

Une étude réalisée en Australie, soutenue par la National Church Life Survey (un projet incluant plusieurs organisations religieuses, dont la conférence épiscopale) révèle que la perte de confiance des Australiens envers leur Eglise est plus rapide qu'envers le gouvernement, le système judiciaire, les banques ou les médias. Le chercheur Philip Hughes met l'accent sur l'abus de pouvoir, les efforts faits pour étouffer certaines

affaires (notamment d'abus sexuels) et la perte des principes moraux au sein des Eglises.

L'étude relève par ailleurs que « moins de la moitié des personnes interrogées pensent que leur vie a un but ou une signification, et presque une personne sur cinq exprime des doutes à ce sujet ».

■ Info

Birmanie, moines persécutés

L'Association d'assistance aux prisonniers politiques, basée en Thaïlande, a appelé au boycottage d'une conférence internationale bouddhiste prévue à Rangoon du 9 au 11 décembre. Les raisons avancées sont les persécutions infligées aux moines par la junte militaire birmane (au pouvoir depuis 1988), notamment la détention de 300 d'entre eux, a expliqué l'agence APIC. Le 4^e sommet annuel bouddhiste a déjà essuyé le retrait de son principal parrain, la branche japonaise Nenbutsushu, après le limogeage du Premier ministre Khin Nyunt, seul haut responsable birman un tant soit peu disposé à un dialogue avec l'opposition démocratique.

■ Info

Parents homosexuels

Un couple homosexuel ne peut assurer la fonction de parentalité, estime le prêtre psychanalyste français, Tony Anatrel-la. Lors d'une table ronde organisée par le centre culturel Saint-Louis des Français, à Rome, sur le thème *Les parents de demain. Question de société autour du mariage homosexuel*, il s'en est pris au projet de loi contre l'homophobie en France, mise en discussion le 7 décem-

bre prochain. Il a qualifié cette loi de « dangereuse », la définition de l'homophobie n'y étant pas claire. Il estime que si la loi est adoptée, le mariage de couples homosexuels et l'adoption d'enfants par des homosexuels pourraient être acceptés, car leurs refus seraient assimilés à des actes discriminatoires.

Tony Anatrella explique qu'il ne faut pas dissocier la relation parentale et l'acte sexuel, et faire ainsi de la paternité et de la maternité de simples fonctions symboliques et égoïstes méconnaissant la psychologie de l'enfant. Pour les enfants, « l'homosexualité n'est pas un modèle d'identification. Il ne faut pas agir en-dehors des enfants dont on connaît la psychologie ».

« L'idée du mariage entre les gens du même sexe est devenue possible à partir de la remise en cause de cette institution en Occident. Le mariage, au lieu de signer l'engagement entre un homme et une femme, deviendrait la reconnaissance par la société de sentiments entre deux individus, a-t-il déclaré. (...) Il s'agirait alors de séparer l'acte sexuel de celui de la procréation, de différencier la conjugalité de la parentalité, de dissocier la procréation de la différence sexuelle. » La seule différence sexuelle qui existe est celle « entre un homme et une femme, il n'y en a pas d'autre, contrairement à ce que prétend la théorie du *gender* », a-t-il encore affirmé.

■ Info

AELE et Afrique australe

Plus de 50 organisations non gouvernementales ont demandé aux ministres du commerce et des affaires étrangères des pays de l'AELE (Suisse, Norvège, Islande et Liechtenstein) de renoncer à inclure des dispositions sur la propriété intellectuelle dans l'accord de libre-échange en négociation avec les pays d'Afrique Australe (SACU : Afrique du Sud, Botswana, Lesotho, Namibie, Swaziland). Le Conseil fédéral a confirmé en septembre dernier qu'il cherchait à introduire dans l'accord des dispositions en matière de propriété intellectuelle qui vont plus loin que l'accord ADPIC de l'OMC (dispositions dites « ADPIC-plus »).

L'adoption de ces résolutions réduirait la marge de manœuvre des pays du Sud pour adapter leur législation de propriété intellectuelle à leurs besoins, ce qui entraînerait des conséquences négatives durables sur leur santé publique et leur sécurité alimentaire.

En matière de santé, les dispositions ADPIC-plus (protection des données d'essais cliniques, allongement de la durée des brevets) rendront plus difficile l'introduction rapide des médicaments génériques. « Une attitude choquante dans la région la plus touchée au monde par le sida », estime la Déclaration de Berne. En matière agricole, les dispositions (adhésion à la Convention UPOV, protection des inventions biotechnologiques) limiteront les droits des paysans, notamment celui de replanter des semences issues de leurs propres récoltes. La Commission britannique sur la propriété intellectuelle, dont les travaux ont été internationalement reconnus, a réprouvé ce type de dispositions.

■ Info

Zimbabwe, ONG attaquées

L'opposition s'intensifie au Zimbabwe contre un projet de loi cherchant, entre autres, à interdire l'envoi de fonds étrangers aux ONG un peu trop « impertinentes » dans les questions liées au gouvernement, rapporte l'APIC. Le projet a été présenté par l'Union nationale africaine du Zimbabwe pour, officiellement, réglementer et rendre transparentes les opérations des ONG et éviter la duplication des activités exercées par le gouvernement et les agences d'entraide. Le projet de loi envisage aussi la création d'un Conseil des ONG, avec des membres nommés ou approuvés par un ministre. Le groupement « Chrétiens rassemblés pour la justice et la paix » a déclaré que le gouvernement cherchait à exercer un contrôle et à donner à une administration impopulaire le moyen « d'exercer une main de fer sur l'un des derniers espaces démocratiques du pays ». Une position partagée par des mouvements de juristes, des journalistes, des défenseurs des droits civiques et humains et des associations catholiques comme la Commission catholique romaine Justice et paix.

tient des actions d'entreprises comme URS, une société d'ingénierie qui s'occupe de l'entretien des avions de chasse et des bases militaires, ou UNOVA, dont les systèmes de surveillance devraient équiper à partir de 2005 les véhicules utilisés par le ministère de la défense.

L'éradication du terrorisme est aussi devenue une priorité à l'autre extrémité de l'éventail politique, pour les pacifistes qui gèrent les Praxis Mutual Funds de Mennonite Mutual Aid. Et d'investir, par exemple, dans la compagnie pétrolière britannique BP, qui « crée des millionnaires locaux au Moyen-Orient en payant un juste prix à ceux qui renoncent à leurs terres pour permettre le passage d'un oléoduc. (...) Lorsqu'on a des intérêts économiques quelque part, on est moins tenté par le terrorisme. En canalisant les ressources vers des pays qui en manquent, nous éliminons une partie des pressions qui permettent au terrorisme de s'implanter », affirme Mark Regier, gestionnaire des services d'investissements chez Praxis.

20 novembre, « Journée des droits de l'enfant ».

■ Info

Fonds éthiques mode USA

Aux Etats-Unis, les fonds éthiques basés sur le patriotisme se multiplient (in *Courrier international* n° 732, 10-17 novembre 04). Certains investissent dans l'armement, tandis que d'autres préfèrent lutter contre les causes du terrorisme. Le Timothy Plan's Patriot Fund, un fonds commun de placement créé en mai passé par Art Ally, un faucon, dé-



Terra incognita

Nous avons convenu de nous retrouver pour une petite ballade ce dimanche après-midi. Tout le monde était là : le papa, la maman et les quatre enfants. J'étais plein d'idées, de projets, d'attentes... Après les manifestations de joie de la rencontre, nous sommes partis. Très vite, peut-être trop, j'ai franchi le seuil d'une terre inconnue... J'imaginai un voyage sans histoire, avec des enfants émerveillés devant le paysage qui défile, une curiosité jamais rassasiée. Une fois de plus, le célibataire allait se trouver confronté à une réalité plus terre-à-terre. Après quelques minutes de route, le benjamin avait un besoin pressant malgré les mesures préventives. Arrêt d'urgence... Pendant ce temps, l'aîné réglait son compte à sa cadette pour une obscure histoire de tricherie. Hurllements... Indifférent à l'agitation environnante, le troisième parvenait à dormir comme un sonneur.

Bien malgré moi, je devais manifester au moins de la surprise, peut-être même un peu d'affolement. Ces bambins, d'ordinaire si adorables, se révélaient sous un jour nouveau. Un brin moqueuse, la maman me dit : « Non, non, c'est tout à fait normal, c'est toujours comme ça. » Stupéfaction...

Notre petite troupe se remet en route. Après quelques autres péripéties que je vous épargne, nous parvenons au point de départ de la promenade. Mais vous vous en doutez bien, cela ne marque pas la fin de mes découvertes. En cours de route, voilà la « deuxième » - celle à laquelle l'aîné avait fait quelques « bricoles » histoire de lui rappeler que l'on ne triche pas - qui a mal aux pieds. Mais est-ce vraiment cela ? Parce

qu'en découvrant les grimaces qu'elle fait à son grand frère, une fois installée sur les épaules de son père, un léger doute s'insinue dans mon esprit.

Allant ainsi de découverte en découverte, nous arrivons à la pause. Les enfants s'égayent, les parents soufflent, le monde se remet en place. Et moi de philosopher sur les exigences et les défis auxquels sont confrontés les parents. Après un hochement de tête, qui pouvait aussi signifier que j'avais été un peu emphatique, le père, sortant une boîte de biscuits qui avait échappé à la razzia enfantine, me la tend en disant : « Bienvenue dans la réalité de la vie d'une famille. »

Eh oui, j'avais un peu rêvé avec mes attentes et mes projets. Ces enfants m'ont, sans le savoir, donné une sérieuse leçon de réalisme. Avoir des attentes, des projets, c'est nécessaire, mais ils doivent se confirmer dans la réalité. Et peut-être qu'en ces jours où nous nous approchons de Noël, qui chez beaucoup éveille des attentes et des projets, il est bon de ne pas nous laisser entraîner dans les rêves. Le Christ est entré dans notre réalité par la toute petite porte, celle de la pauvreté et du dénuement. Les fêtes seront ce qu'elles seront, avec des émerveillements, des déceptions, et des retours à la réalité. Et j'aimerais à tous nous souhaiter de trouver l'équilibre entre ces sentiments, pour mieux embrasser la réalité concrète de notre vie, car c'est là que Dieu nous attend.

Bruno Fuglistaller s.j.

Une spiritualité de l'incarnation

●●● *Pierre Emonet s.j., Genève*

Le 24 juin 1537, à Venise, Ignace de Loyola et ses compagnons étaient ordonnés prêtres par l'évêque d'Arbe, Vincenzo Nigusanti. Contrairement aux autres membres du groupe, qui s'empressèrent de célébrer leur première messe, Ignace avait décidé de rester un an sans dire la messe. En route vers Rome, il se contentait de communier chaque jour des mains de François Xavier ou de Lainez.¹ Sa décision était inspirée par le désir de célébrer sa première messe à Rome, la nuit de Noël 1538, à l'autel de la basilique de Sainte-Marie-Majeure où était conservée une relique insigne, un morceau de la crèche du Seigneur. Sa dévotion à l'humanité du Christ, à son corps physique, dont la crèche était en quelque sorte le prolongement, le poussait à retarder le privilège de consacrer lui-même le corps eucharistique.

Ignace s'est converti à la lecture de la *Vita Christi* de Ludolphe de Saxe, une vie du Christ faite de réminiscences évangéliques, de méditations, d'exhortations et de conseils pour le suivre. L'auteur présente la vie et l'enseignement du Christ de telle manière que son lecteur l'entende de ses propres oreilles, le voie de ses yeux et en goûte fina-

lement la douceur. En insistant sur une relation au Christ plus personnelle et affective que dogmatique, plus intérieure que communautaire,² il insiste sur l'importance de suivre le Christ qui parcourt les chemins de Palestine, dont il dresse même un portrait physique assez précis. Dès la préface de son ouvrage, il invite le lecteur à rejoindre le Christ dans sa conception, à assister avec ses parents à sa naissance, à prendre l'enfant dans ses bras avec le vieillard Siméon, à l'accompagner sur les routes de Palestine avec les Apôtres, à se tenir auprès de lui au moment de sa mort, à toucher ses plaies. Quel plus grand bonheur que de contempler de ses propres yeux les lieux où le Seigneur a opéré notre salut, de pouvoir baiser la terre qu'il a foulée et sur laquelle il a œuvré, comme le font les pèlerins qui ont le privilège de visiter la Terre Sainte ?

Bouleversé par sa lecture, Ignace en a retenu une dévotion ardente pour tout ce qui touche l'humanité du Christ. Dès lors, son plus profond désir est d'aller vivre sur la terre du Christ, de mettre ses pas dans les siens, le plus physiquement possible, d'aller respirer le même air que lui, convaincu que ces éléments corporels dégagent une vertu qui fait le disciple. C'est ainsi qu'il conçoit le projet de partir pour Jérusalem et d'y vivre le restant de ses jours, une passion qu'il transmettra à ses premiers compagnons.

Ignace est essentiellement un homme de l'incarnation. Qu'il s'agisse de vérifier les inspirations du Saint-Esprit, d'évaluer l'authenticité de la prière, de prendre les bonnes décisions dans le gouvernement de son Ordre, de trouver un chemin de fidélité envers l'Eglise hiérarchique, la référence au corps est un critère pour lui. Et le corps, c'est aussi bien celui du Christ, que le corps social de la Compagnie ou le corps de n'importe quel homme.

1 • *Autobiographie*, n° 96.

2 • Ludolphe de Saxe se situe dans la tradition de la *Devotio Moderna*, un courant spirituel né aux Pays-Bas, au XIV^e siècle et dont *L'Imitation de Jésus-Christ* est l'ouvrage le plus connu.

Jérusalem est partout

La guerre entre Venise et les Turcs interdisant toute navigation vers le Proche-Orient, Ignace et ses compagnons sont contraints de renoncer à leur projet. Ils vont alors découvrir que le corps du Christ est plus vaste que son corps physique, que loin d'être enfermé dans une aire géographique, il s'étend au monde entier, qu'il les rejoint à travers les situations et les événements de l'histoire, et que, à l'avenir, Jérusalem sera partout où ils iront.

Dès lors ils observent le monde et l'histoire pour y lire la volonté divine qui s'exprime autant par les événements que par les Écritures. Lorsque, dans les *Exercices spirituels*, Ignace contemple l'Incarnation du Verbe, il commence par regarder son propre monde, le monde du XVI^e siècle espagnol en ébullition, avec ses guerres, sa *conquista*, ses succès et ses échecs, les diverses races qui le composent, et c'est dans ce décor très concret qu'il place la maison de la Vierge où l'ange apporte le message divin. L'attention à l'incarnation du Verbe devient attention à l'histoire : comme le corps physique du Christ a été le lieu où l'Esprit du Seigneur s'est manifesté, l'événement est le lieu où il découvre la volonté divine et celui de la réponse qu'il doit y apporter en se mettant au service du Christ. Lire l'événement pour y déceler la volonté divine, c'est ce qu'Ignace appelle discerner les esprits.

Pour discerner concrètement le meilleur choix, Ignace ne se contente pas de recourir à la seule réflexion intellectuelle, à évoquer des principes abstraits ou à se référer à des règlements tout faits ; il part de la liberté de l'homme mise en situation, interpellée - souvent conditionnée - par l'événement.

Lorsqu'il s'agit pour lui de prendre des décisions, d'ouvrir de nouveaux chantiers apostoliques, il observe avec beaucoup de soin la manière dont les événements résonnent en lui, les sentiments qu'ils éveillent dans son cœur, les « consolations » ou les « désolations » qu'ils engendrent et qui retentissent jusque dans son être de chair au point de lui faire verser des larmes. Pour lui, l'esprit et le corps, le spirituel et le sensible sont à tel point liés que l'ardeur du cœur ou la paresse, les larmes d'amour ou le repliement narcissique, la joie ou la tristesse, la paix ou l'angoisse, l'attrait pour les réalités d'en haut ou la séduction des pulsions charnelles, tous ces mouvements ressentis, expérimentés jusque dans leur résonance psychosomatique, sont autant de signes qui lui permettent de comprendre dans quelle direction l'Esprit de Dieu le pousse.

Parce que le corps est cette part de l'homme par laquelle il communique à la création, il est soumis au rythme du temps et participe à l'histoire, il est aussi le lieu d'un dynamisme dont l'orientation témoigne de l'action du bon ou du mauvais esprit ; il devient médiateur de la volonté divine.

Mobiliser les sens

La tête peut fantasmer et perdre le sens des réalités, le corps ne trompe pas. Cela vaut aussi pour la prière. Dans les *Exercices spirituels*, le retraitant est invité à tenir compte de son corps pour mieux prier. Son régime alimentaire, les heures consacrées au repos, la position adoptée pour prier, les austérités pratiquées, la communion avec la nature, la lumière ou l'obscurité sont autant d'éléments qui ont leur importance pour mettre en condition celui qui médite ou contemple. Lorsqu'il est en présence du Christ pour

parler avec lui « comme un ami parle avec son ami »,³ il ne s'agit pas de réfléchir ni de comprendre, mais de se rendre présent, physiquement présent.

Ignace propose d'*imaginer* le Christ avec son corps et de se placer devant lui dans une sorte de corps à corps. D'un côté, il y a le corps du Christ en croix, qui n'incarne pas seulement la Passion mais toute une histoire, le mouvement de l'incarnation par lequel le Créateur s'est fait homme pour vivre une existence d'homme et, en face, il y a le corps bien concret de celui qui prie, porteur d'une histoire d'homme, bien réelle et charnelle. En contemplant le corps du Seigneur, comme une histoire humaine, le retraitant comprend que sa réponse ne peut être qu'incarnée dans la réalité de sa vie quotidienne, qu'elle doit *prendre corps* dans l'action pour le Christ.

S'il s'agit de contempler des scènes de l'Évangile, c'est encore à une réalité corporelle qu'il renvoie en invitant « l'exercitant » à *voir*, à *regarder*, à *entendre* ce que font et disent les personnes.

On le voit, il s'agit de mobiliser les sens pour entrer dans la contemplation. Roland Barthes remarque avec perspicacité : « Les choses les plus abstraites (qu'Ignace appelle « invisibles »)... doivent trouver quelque mouvement matériel où se peindre et finir en tableau vivant... mais le fond, la force de la matérialité, le chiffre immédiat du désir, c'est, bien entendu, le corps humain ; corps sans cesse mobilisé dans l'image par le jeu même de l'imitation qui établit une analogie littérale entre la corporéité de l'exercitant et celle du Christ, dont il s'agit de retrouver l'existence, presque

physiologique, par une anamnèse personnelle. »⁴ Contempler ne signifie pas s'abstraire mais bien *voir*, *entendre*, *sentir*, *goûter*, *toucher* une réalité mystérieuse mais nullement abstraite. Même s'il s'agit des sens intérieurs, le corps reste la référence majeure, qui permet de structurer l'expérience spirituelle et d'en vérifier l'authenticité. Ce chemin lui semble plus sûr « que de s'élever aux choses divines plus abstraites, en prenant beaucoup de peine pour s'y rendre présent ».

A un étudiant jésuite qui lui posait des questions sur le temps à consacrer à la prière, Ignace fait répondre : « Etant donné le but des études, les scolastiques ne peuvent faire de longues méditations [...]. Mais ils peuvent s'exercer à chercher la présence de notre Seigneur en toutes choses, par exemple en conversant avec quelqu'un, en allant et en venant, en voyant, en goûtant, en écoutant, en pensant, finalement en toutes nos actions puisqu'il est vrai que sa divine Majesté est en toutes choses par sa présence, sa puissance et son essence. »⁵

Le corps de la Compagnie

Pour Ignace, le corps, c'est aussi celui de la Compagnie universelle. En voyant que leur projet d'aller à Jérusalem était définitivement compromis, Ignace et ses compagnons décidèrent de « se lier entre eux en un seul corps de sorte qu'aucune séparation physique ne puisse les désunir ». ⁶ Dans l'impossibilité de rejoindre physiquement l'environnement dans lequel le Christ a vécu et enseigné, ils se lient en un corps social, la Compagnie universelle, dans lequel chacun est *incorporé*.

L'esprit de la fondation s'incarne dans un ensemble concret, à la fois sacra-

3 • *Exercices*, n° 54.

4 • **Roland Barthes**, in *Sade, Fourier, Loyola*, Seuil, Paris 1971, p. 67.

5 • *Lettre à Antoine Brandao*, du 1^{er} juin 1551.

6 • *Délibération des premiers Pères* (1539), n° 3.

mentel et juridique, inscrit dans l'espace et le temps, qui est désormais une part de l'histoire de l'humanité et de l'histoire du salut. A l'image de l'Eglise, corps mystique du Christ, la Compagnie se comprend comme un corps constitué de ses membres. Sur 83 occurrences du mot *cuerpo* ou *corpus* que révèlent les écrits d'Ignace (ses lettres exceptées), 34 désignent le corps de la Compagnie universelle.

Parce que ce corps est composé de membres bien incarnés, les Constitutions, qui n'ont pas d'autre but que d'en assurer le bon fonctionnement, de le garder en vie, de le conserver en son bon état, c'est-à-dire de le maintenir sous la mouvance de l'Esprit, prêtent une grande attention à tout ce qui touche le corps physique des compagnons.⁷ A côté des élans mystiques qui en constituent le souffle, elles multiplient les mesures très concrètes pour ménager le corps, le soigner, le respecter (24 occurrences), et ce texte sublime, d'une si haute élévation spirituelle, se termine par la recommandation très terre-à-terre de veiller à ce que les maisons de la Compagnie soient situées en des lieux salubres, où l'air est bon pour leurs habitants.

Pour intellectuel qu'il puisse paraître à un regard superficiel, le ministère des jésuites ne perd jamais de vue le corps du Christ incarné dans des corps humains. C'est ainsi qu'à côté des travaux d'enseignement, de prédication ou de recherche auxquels ils se consacrent, Ignace et ses compagnons se sont toujours occupés des pauvres, des orphelins, des malades, des prisonniers,

des prostituées. S'ils fréquentent les cours européennes pour prêcher aux rois et aux puissants du monde, s'ils débattent de théologie au plus haut niveau universitaire, s'ils participent à des conciles ou des Diètes, ils rejoignent systématiquement les pauvres pour loger avec eux à l'hospice, pour assister les mourants et les malades, pour animer des refuges pour les prostituées ou pour faire le catéchisme aux enfants et aux petites gens.

Singularité

Le corps est toujours individuel, il incarne la singularité d'une personne. Porteur d'une histoire unique, marqué par les événements vécus, impliqué dans des circonstances qui, la plupart du temps, échappent aux grands principes idéologiques, il conditionne la liberté comme un instrument impose sa sonorité à la musique. L'attention portée au corps a sensibilisé les disciples d'Ignace aux situations qui influent sur la décision. Leur sens de l'incarnation les rend plus attentifs aux circonstances d'un acte concret qu'aux principes abstraits.

Cette priorité accordée à l'événement a pu, à certains moments, dériver vers un individualisme de mauvais aloi, ce qui leur a valu la réputation de casuistes et de partisans d'une morale de situation. Le reproche aurait fait long feu s'il n'avait été popularisé par l'auteur des *Provinciales*. Mais la conscience d'appartenir à un corps aux dimensions universelles (l'Eglise) sert de correctif, si bien qu'une sentence, faussement attribuée à saint Ignace, rend mieux compte de la spiritualité ignatienne : « Ne pas être enserré par le plus grand, être cependant contenu par le plus petit, c'est chose divine. »⁸

7 • Ignace l'avait appris à ses dépens, lui qui avait cru, au moment de sa conversion, qu'il fallait maltraiter son corps pour plaire au Seigneur.

8 • *Elogium sepulcrale sancti Ignatii*.

Les fondements du Credo chrétien

... Joseph Hug s.j., Genève

La croyance traditionnelle au Christ n'est plus une donnée immédiate de notre culture. Plus précisément, comment les affirmations contenues dans le Credo sont-elles connectées aux récits sources des Evangiles et plus largement à l'ensemble du Nouveau Testament et de l'Ancien ? De plus, les portraits différents, voire divergents, que nous retracent de Jésus les quatre Evangiles ne rendent-ils pas plus difficile encore l'affirmation catégorique qu'il est Fils de Dieu ?

Rappelons d'abord que ces questions ont été sans cesse soulevées, et quelques fois de manière mordante par les hommes de la culture, avant l'établissement du christianisme comme religion autorisée à la fin du IV^e siècle. En même temps, et plus tard, les divergences entre les courants chrétiens sur la personne du Christ ont trahi en partie les mêmes difficultés. Plus tard encore, à partir des VII^e et VIII^e siècles, l'apparition de l'Islam souleva des questions au sujet du Christ et de sa relation au Dieu unique.² En Occident, dès la fin du XVII^e siècle et surtout avec les Lumières, la croyance traditionnelle au Christ, homme et Dieu, sera remise en question par l'émancipation de la raison philosophique et l'émergence de l'histoire comme science.

Or la théologie critique d'aujourd'hui a pris généralement en compte les difficultés et les apories soulevées par les dossiers de l'histoire. En particulier, concernant le Christ, elle s'oriente essen-

tiellement sur la base de l'Écriture et de l'histoire du dogme, alors qu'auparavant, les théologiens catholiques tout au moins, s'orientaient sur la Tradition, le Magistère, la doctrine des auteurs comme saint Thomas d'Aquin et les explications d'auteurs autorisés.

Les grandes affirmations du Credo se sont constituées dans une réflexion le plus souvent polémique et conflictuelle à partir de l'interprétation des témoignages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il serait trop long de retracer, même sommairement, les débats autour des affirmations concernant le Christ depuis les Evangiles et les Lettres du Nouveau Testament jusqu'aux phrases de notre Credo. Retenons l'essentiel.³

- 1 • Voir les livres propos de **Yves Siegwart**, p. 26.
- 2 • **Jean Damascène**, *Écrits sur l'Islam*, in « Sources chrétiennes » n° 383. Les *Dialogues avec le Juif Tryphon* de Justin (milieu du II^e siècle) en sont une belle illustration.
- 3 • Je me réfère principalement à l'œuvre magistrale de **Joseph Moingt**, *L'homme qui venait de Dieu*, Cerf, Paris 1993, 762 p. (cf. *choisir*, n° 419, novembre 1994, pp. 8-12). Les citations entre guillemets sans notes sont tirées littéralement de ce livre. Voir aussi de **Joseph Moingt**, *Dieu qui vient à l'homme. Du deuil au dévoilement de Dieu*, Cerf, Paris 2002, 560 p., ainsi que, sous la direction de **Bernard Sesboué**, *Histoire des dogmes*, T. III, *Le Dieu du salut*, Desclée, Paris 1994. Dans un registre plus facile, je recommande le livre de l'exégète **Michel Quesnel**, *Jésus l'homme et le Fils de Dieu*, Flammarion, Paris 2004.

Vivant en des temps de « post-chrétienté », le langage du Credo chrétien ne nous est plus accessible, sinon par simple réflexe de répétition. Comment comprendre la divinité de Jésus-Christ, sa conception de l'Esprit Saint, la résurrection du Christ et celle des morts, etc. ? Autant de « croyances qui devraient revêtir un minimum d'évidence », écrit un lecteur de « choisir ».¹ L'exégèse montre comment la foi dans l'incarnation du Fils de Dieu se développe dans les limites d'une culture et d'une époque. Et que c'est justement l'inévidence qui nous ouvre le chemin vers la foi, en toute liberté.

La rencontre du judaïsme et de l'hellénisme dans le discours chrétien fut fondamentale. Afin que la foi de l'Évangile, qui s'adressa en premier lieu à des Juifs, puisse devenir proposition de foi aux païens, il a fallu retenir quelque chose de l'univers païen et des catégories de pensée grecques.

La foi a une histoire

Dès le II^e siècle, le discours chrétien commence à « judaïser » en même temps qu'il se met à « helléniser », c'est-à-dire qu'il est rempli de citations de l'A.T., explicites et longues, là où le N.T. se contentait d'allusions ou de courtes citations. « Il se construit en mettant en série des textes pris à l'un et à l'autre, (...) en traçant de l'un à l'autre la continuité d'une même histoire, (...) en transportant dans l'histoire ancienne la nouveauté de l'événement du Christ et dans les "derniers temps", c'est-à-dire l'époque de la prédication des apôtres, l'ancienneté du "dessein" de Dieu relatif à son Christ. »

« La Bible des Juifs (en langue grecque, il est vrai) est récupérée par un christianisme en rupture avec le judaïsme : ce qui fut une rare audace et eut une portée considérable pour la suite du discours chrétien. » La fixation du Canon chrétien des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament en sera le fruit dès la fin du II^e siècle.

« C'est grâce à la lecture des anciennes et des nouvelles Écritures, (...) relues les unes dans les autres et reliées les unes aux autres, que la démonstration de la divinité du Christ a pu se faire. » « Mais la rencontre du judaïsme et de l'hellénisme dans le discours chrétien (...) produira un effet explosif parce

que la conception de Dieu n'est pas la même dans l'un et dans l'autre, et que le christianisme va être forcé de faire un choix. »

En se construisant sous la forme du motif de l'incarnation du Fils de Dieu, la foi chrétienne a fait un choix qui heurte le dogme hébraïque fondamental de la singularité absolue de Dieu.

De cette étape fondamentale où s'est constitué le discours chrétien, retenons le célèbre *Symbole des Barbares*, pris chez Irénée de Lyon (fin du II^e siècle).

« C'est à cet ordre (de la tradition) que donnent leur assentiment beaucoup de peuples barbares qui croient au Christ : ils possèdent le salut, écrit sans papier ni encre par l'Esprit dans leurs cœurs, et ils gardent scrupuleusement l'antique Tradition, croyant en un seul Dieu, Créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils renferment, et au Christ Jésus, le Fils de Dieu, qui, à cause de son surabondant amour pour l'ouvrage par lui modelé, a consenti à être engendré de la Vierge pour unir lui-même, par lui-même, l'homme à Dieu, qui a souffert sous Ponce Pilate, est ressuscité et a été enlevé dans la gloire comme Sauveur de ceux qui seront sauvés et Juge de ceux qui seront jugés... »⁴

Le mot « symbole » est riche de significations : résumé de la foi présente, récapitulation de la foi ancienne, signe de reconnaissance entre chrétiens de la même Eglise, pacte d'appartenance à un seul et même corps social. Ce symbole est un exemple de la matrice d'où sortiront les futures définitions de la foi, comme celles de notre Symbole des Apôtres et de Nicée-Constantinople qui ont aujourd'hui leur place dans la célébration eucharistique dominicale et des jours de fête.

4 • Irénée, *Contre les hérésies*, livre 111,4,2.

« Soulignons que ce *Symbole des Barbares* donne la priorité à l'oralité sur l'écriture parce que la tradition est moins la transmission d'un enseignement (ce qu'elle est néanmoins) que la communication d'une même foi et l'expression d'un consensus que l'Esprit Saint renouvelle incessamment, aujourd'hui comme hier, ici comme ailleurs, comme en écho à la foi que Jésus et plus tard les Apôtres suscitaient chez leurs auditeurs. »

Retenons, en guise de première conclusion, que la foi dans l'incarnation du Fils de Dieu va se développer dans les limites d'une culture et d'une époque.

« Dans son expression, nous trouvons des principes de foi absolus, qui s'imposent à notre foi aujourd'hui encore, mais liés à un système de représentations qui ne sont plus les nôtres » (comme par exemple, l'image d'un Dieu qui descend du ciel pour prendre chair). « La modernité nous oblige du même coup à reconstruire, du moins dans une certaine mesure, une autre intelligence de la foi, mais guidée par les mêmes repères, comme celui d'un Dieu qui travaille pour l'être humain dans sa création et dans l'histoire, et qui s'humanise dans son Fils. »⁵

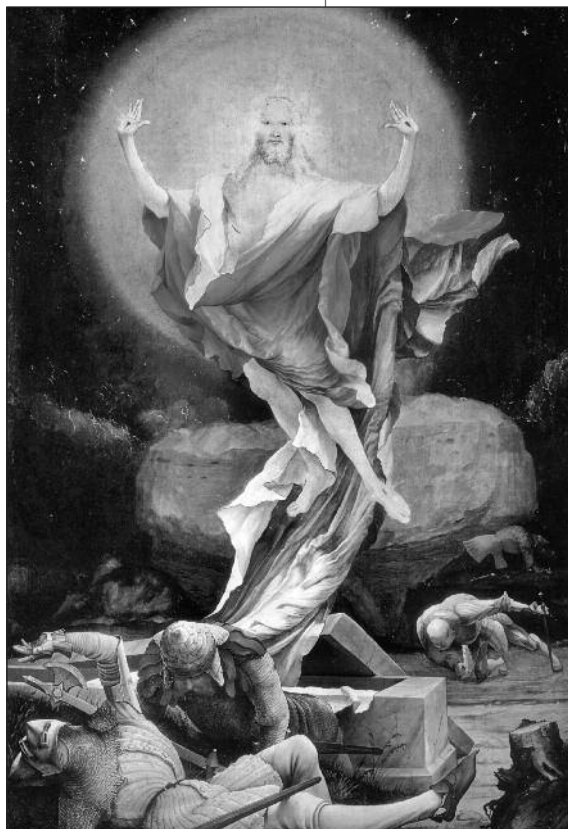
- 5 • Notons que d'autres symboles de foi nous ont été transmis, comme celui d'Aphraate-le-Sage (IV^e siècle en Orient perse) où l'influence du langage grec et des représentations est absente et qui est plus proche d'une sensibilité et d'une expression juive : « Car moi, je crois seulement de toute ma foi qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui a fait le ciel et la terre au commencement, qui a orné le monde de ses accessoires, qui a fait l'homme à son image. C'est lui qui a reçu l'offrande d'Abel, qui a transféré Hénok, qui lui avait plu, qui a mis Noé à l'abri, pour sa piété, qui a choisi Abraham pour sa foi, qui a parlé à Moïse, pour son humilité, qui a parlé aussi par tous les prophètes, et qui enfin a envoyé son Messie au monde. Tout cela, mon frère, je le crois » (*Les exposés*, T. 1, in « Sources chrétiennes », n° 349, p. 149).

La résurrection

Partant principalement des Ecritures, la théologie contemporaine a opéré un recentrement sur la résurrection du Christ. « Plus préoccupée à donner des explications conceptuelles à la formule dogmatique "le Christ est une seule personne en deux natures", la théologie classique avait en quelque sorte délaissé le terrain de l'écriture. » Or, pour le N.T., et plus particulièrement pour les Lettres de Paul et celles de Pierre et les Evangiles, la résurrection de Jésus de Nazareth est la clé de voûte du message. Un des plus anciens textes, inséré par Paul lui-même dans sa première Lettre aux Corinthiens, mentionne toute une liste de témoins auxquels le Christ

théologie

Matthias Grünewald
(vers 1480), « Retable
d'Issenheim ».



ressuscité s'est fait voir (1Co 15,3-5). Par ailleurs, la référence en des formules lapidaires à l'événement de la résurrection est constante chez Paul.

Les quatre Evangiles, écritures plus tardives que Paul, n'en font pas moins une mention appuyée à travers les récits d'apparitions et de la visite des femmes et des disciples au tombeau ouvert.

Or si la théologie contemporaine a remis à sa première place la résurrection, on observe aujourd'hui parfois un débat stérile entre ceux qui la réduisent à un surgissement du Christ après Pâques dans la parole des témoins, et ceux qui appuient sur la matérialité de la manifestation aux disciples du Jésus vivant, après sa mort. Il me semble que ces deux positions, présentées parfois faussement comme des oppositions confessionnelles (entre protestants et catholiques), réduisent indûment la signification de l'événement.⁶

« Les apôtres témoignent effectivement de la résurrection qui a eu lieu en annonçant la venue de Jésus "dans la gloire". C'est en lui donnant cette dimension du futur qu'ils confèrent à l'événement passé l'intelligibilité sans laquelle ils ne pourraient proprement pas en parler. »

De manière saisissante, dans un langage juif, l'évangéliste Matthieu mentionne, aussitôt après la mort de Jésus, l'ouverture des tombeaux et l'apparition des ressuscités dans la ville sainte de Jérusalem (Mt 27,52-53) : illustration très prégnante que la mort de Jésus est victoire sur la mort et ouvre l'avenir de la vie du monde. Il en va de même pour nous aujourd'hui : c'est l'ouverture au sens, c'est-à-dire l'avenir de la vie du monde, qui rend l'événement, la résurrection du

Christ accessible en lui-même. Rappelons aussi que le *Symbole de foi* a conservé cette ouverture à l'avenir en articulant la résurrection des morts à l'affirmation que le Christ est ressuscité.⁷

La juste interprétation ?

Relevons enfin une troisième difficulté, qui déroute souvent le croyant lorsqu'il prend conscience qu'il n'a accès à l'histoire de Jésus qu'à travers les témoignages indirects des quatre Evangiles qui reflètent la foi des communautés. Il est honnête de reconnaître cette difficulté et d'aborder les différences entre les Evangiles.

Concernant l'identité de Jésus, au lieu de construire des raisonnements sur la conscience de Jésus - qui nous demeurera toujours inaccessible en elle-même -, il est préférable de s'en tenir au récit évangélique. Celui-ci, avec des nuances de voix, manifeste des actes et des comportements de Jésus qui nous font connaître avec certitude comment il assumait l'existence et orientait son histoire.⁸

6 • Voir l'article de **Jean Pinesi**, avec l'interview de Frédéric Amsler et le Forum des lecteurs, *Et vous, croyez-vous en la Résurrection de Jésus ? Pensez-vous qu'il s'agit d'un événement historique, physique et matériel ou, au contraire, d'un événement purement spirituel ?* in « Coopération » n° 15, 07.04.04, et les lettres de lecteurs au n° 18, 28.04.04.

7 • Il faudrait dire « résurrection des morts » plutôt que « résurrection de la chair ou des corps ».

8 • Depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, la polémique antichrétienne s'appuie beaucoup sur ces divergences pour démontrer que les Evangiles ne sont pas des sources fiables. J'ai pu le constater récemment dans un opuscule en anglais trouvé sur un rayon de supermarché jordanien.

Or les récits évangéliques montrent que Jésus construit toute sa vie en relation à Dieu, d'où l'omniprésente prédication du Règne de Dieu ; qu'il fait de sa vie une affaire entre Dieu et lui ; qu'il se situe à l'égard de Dieu dans une attitude toute filiale. « En qualité de représentant de Dieu son Père, il mène un combat pour Dieu dans lequel il engage radicalement son existence et où Dieu lui-même engage son identité, de telle sorte qu'un échange existentiel se produit entre l'un et l'autre. Quand cette histoire est relue à la lumière de la résurrection, comme l'événement définitif et insurpassable où Dieu vient se révéler en personne au monde, il apparaît que Dieu se rend présent sur la croix, présent à Jésus, qu'il soutient de son énergie, plus encore, qu'il lui communique sa propre vie immortelle, dont Jésus à son tour nous rend participants par le don de l'Esprit. »⁹

D'après les Evangiles, « quelque chose est arrivé à Jésus sur la croix - mais aussi tout au long de sa vie - qui est semblablement advenu à Dieu (...) qui les noue l'un à l'autre dans l'être même, le même être ».

Or nous attribuons spontanément au mot révélation le sens d'un dévoilement en puissance de la présence de Dieu. « En réalité, l'histoire de la révélation comme la raconte l'Écriture est plutôt celle d'un voilement de Dieu qui se dépouille des prestiges que nous attribuons à la divinité et ne se mani-

feste à nous que dans l'inévidence de la foi. Mais c'est en se voilant de la sorte qu'il suscite la foi des croyants et les fait cheminer, à sa suite, vers la connaissance de la vérité. »

Je soulignerai en conclusion qu'une approche argumentative du donné de la foi, si utile soit-elle, est en définitive insuffisante si elle ne conduit pas au seuil d'une adhésion de foi, le plus souvent progressive. La lecture méditative des Écritures, personnelle ou en groupe, accompagnera l'approche et orientera toujours plus vers la vérité.

J. H.

A nos abonné(e)s

Dons, abonnements, réabonnements, vous êtes nombreux à nous manifester votre fidélité et nous vous en remercions très chaleureusement. Mais notre lectorat actuel (2300 abonnés payants) doit encore grandir pour se maintenir à ce niveau. Nous comptons sur vous pour atteindre vos parents, amis et connaissances qui ne nous connaissent pas et pour les inciter à s'abonner à notre revue.

Mais vous pouvez aussi leur offrir **un abonnement à choisir !**

Renseignements :

Geneviève Rosset,
Administration, *choisir*
18, r. Jacques-Dalphin, 1227 Carouge
☎ 022 827 46 76.

9 • En visionnant le film *La Passion du Christ* de **Mel Gibson**, je n'ai à aucun moment perçu cet aspect fondamental que Dieu se rend présent sur la croix, mais seulement la description naturaliste d'un abîme de violence.

L'avenir de l'œuvre de Teilhard

●●● **Richard Brüchsel s.j.**, Berne

La conception prophétique du jésuite Teilhard de Chardin a suscité de son vivant de sérieuses réticences de la part de l'Eglise catholique. Interdit de publication, pratiquement exilé, son œuvre n'a été éditée qu'après sa mort par ses amis et ses disciples qui avaient compris la portée de sa pensée. Le colloque scientifique, organisé en octobre passé à l'Université grégorienne de Rome sur Teilhard, est interprété comme une réhabilitation de son œuvre par les autorités romaines.

Quotidiennement, par médias interposés, nous sommes confrontés aux changements et aux tensions globales de l'humanité. L'impression que les six milliards d'humains que nous sommes actuellement se cherchent et s'organisent pour vivre dans un ordre nouveau et universel s'impose de plus en plus, malgré les résistances, hélas si sanglantes, qui prouveraient le contraire. La création d'un ordre nouveau est confirmée par les découvertes de la science qui nous font entrevoir un cosmos formé d'une infinité d'étoiles, organisées en galaxies, parmi lesquelles notre monde semble une entité perdue.

C'est pourtant sur cette petite planète que la vie est née et a évolué jusqu'à nous. Nous voici donc désormais situés dans un ordre de grandeur cosmique, dont les lois de construction nous sont de plus en plus connues à partir des quarks et de la double hélice de l'ADN. Face à cette nouvelle vision du monde, ceux qui aiment le Christ se demandent comment situer et comprendre ce que les Evangiles enseignent de Jésus de Nazareth, qui a vécu dans un monde méditerranéen, limité aux confins de l'Empire romain, sans aucune commune mesure avec le monde que nous connaissons aujourd'hui.

Saint Paul, dans ses lettres aux Colossiens et aux Ephésiens, a tenté de répondre à la question. Il a placé le Christ ressuscité au centre de l'univers, confessant que le monde est « créé en lui

et pour lui » et que « toutes choses trouvent en lui leur consistance » (Col 1, 16 ss.). A partir de cette christologie cosmique, Teilhard de Chardin (1881-1955) a développé, dans près de 200 essais, des perspectives qui montrent la place du Christ dans le cosmos et la vie évolutive, tels que nous les connaissons aujourd'hui. On sait que pour les autorités de l'Eglise cette conception du monde (*Weltanschauung*) n'était pas opportune ; la publication des écrits de Teilhard ne fut donc pas possible de son vivant. Qu'en est-il advenu après la mort de leur auteur ?

Mobilisation

Lors de son dernier passage à Paris, ses confrères jésuites ont encouragé Teilhard à léguer tous les droits sur ses écrits à sa secrétaire, Jeanne Mortier. Celle-ci a fondé, sous le haut patronage de la reine Marie-José de Savoie, un Comité scientifique et un Comité général, en vue d'une publication de l'œuvre de Teilhard. De cette initiative est née la Fondation Teilhard de Chardin, qui a publié aux éditions du Seuil les treize volumes des écrits de Teilhard. Parallèlement à la fondation, l'Association des amis de Teilhard de Chardin a vu le jour, organisant en France des groupes de lecture. D'autres pays en Europe et en Amérique ont suivi, avec de semblables initiatives.

Dans les années 60, l'œuvre de Teilhard a connu un boom. Le Teilhard Centre for the Future of Man, à Londres, occupait à l'époque dix secrétaires ; des travaux de licence et des thèses de doctorat ont été consacrés à l'œuvre de Teilhard et l'association invitait chaque année les participants des groupes de lecture à des sessions internationales pour débattre et approfondir cette conception du monde.

Ces initiatives ont permis à ceux qui aiment le monde de maintenir et d'approfondir leur foi en Dieu, et à ceux qui aiment Dieu de s'engager avec conviction dans le monde. Les réserves de l'Eglise à l'égard de cette œuvre bienfaisante¹ étaient de moins en moins comprises. Aujourd'hui, les Amis de Teilhard de Chardin qui se retrouvent dans ces sessions portent les signes de l'âge. Ils sont bien obligés de constater avec regret que la jeunesse ne s'intéresse pas à cette œuvre ; dans plusieurs pays, les associations Teilhard de Chardin sont en crise ou même ont disparu, comme le Teilhard Centre à Londres. Face à cette situation, une question se pose : quel avenir espérer pour l'œuvre de Teilhard de Chardin ?

A l'approche du cinquantenaire de la mort de Teilhard (le 10 avril 2005), les responsables de la Fondation et de l'Association en France ont trouvé de nouvelles énergies. Pour assurer l'avenir, Maurice Ernst, responsable de la Fondation, a pris l'initiative de regrouper les droits d'édition de l'œuvre écrite de Teilhard. Il s'agit de l'édition en treize

volumes des essais et des livres,² de celles des lettres, publiées chez différents éditeurs, et des lettres et écrits encore inédits. Il fallait surtout préparer la publication des *Notes de retraites*,³ des *Notes de lectures* et des *Journaux* de Teilhard qui n'ont pas encore été publiés. Le travail est énorme, mais il est nécessaire pour l'avenir de l'œuvre de Teilhard qui dépend de la continuité de l'édition de ses écrits.

Parallèlement à ce travail, Raoul Giret, le président de l'Association, et son successeur Georges Ordonnaud ont organisé des voyages sur les lieux où Teilhard a vécu. En 2001, les Amis de Teilhard ont été invités à se rendre à Hastings (GB), où Teilhard avait étudié la théologie de 1908 à 1912 ; en 2002, ils étaient au Caire pour visiter le Collège des jésuites où Teilhard avait enseigné la physique et la chimie, de 1905 à 1908. En 2003, un grand voyage les a conduits à Pékin où, de 1923 à 1946, Teilhard a passé les meilleures années de sa vie : c'est là qu'il s'est rendu célèbre comme géologue et paléontologue, membre du Service géologique de la Chine. En octobre de cette année 2004, les Amis de Teilhard se sont retrouvés à Rome et en 2005 ils célébreront à New York, avec les associations des Etats-Unis et du Canada, l'anniversaire de la mort de cet homme extraordinaire.

Un événement à Rome

De tous ces voyages, celui de Rome a une importance capitale pour l'avenir de l'œuvre de Teilhard. Invités par Georges Ordonnaud, le cardinal Poupard, président du Conseil pontifical de la culture, le Père Kolvenbach, supérieur général des jésuites, et le Père Ghirlanda, recteur de l'Université grégorienne, ont

1 • Selon un expert des œuvres de Hans Urs von Balthasar, on y trouve un passage affirmant qu'une christologie moderne devrait être écrite comme Teilhard l'a fait.

2 • Une édition de poche est en voie de parution chez Seuil.

3 • *Notes de retraites 1919-1954*, Seuil, Paris 2003.

participé, les 21 et 22 octobre, à un colloque organisé à l'Université grégorienne.⁴

Ce colloque a été un événement. Dans son allocution d'ouverture, le cardinal Poupard a encouragé les participants à chercher à promouvoir le dialogue entre la science et la foi, comme Teilhard de Chardin l'avait initié. Les vingt interventions de divers professeurs d'universités de France, d'Italie et des Etats-Unis et d'autres spécialistes de Teilhard ont fait accéder l'œuvre de Teilhard au niveau universitaire. Un constat a retenu l'attention des participants : la théologie est en train de chercher un nouveau paradigme pour expliquer l'Évangile.

Alors qu'autrefois, Aristote et Platon permettaient de transmettre les données de la foi dans des formes adaptées à la mentalité des croyants, de nos jours ce sont plutôt des philosophes comme Heidegger qui aident à mieux comprendre la révélation. Le professeur Lothar Schäfer, de l'Université d'Arkansas, a souligné que la théorie quantique pourrait servir à cette explication⁵ dans la mesure où elle met en lumière les relations entre les êtres et valorise le réel aussi bien que le virtuel. Par sa description des relations, cette théorie est proche de celle de l'union créatrice de Teilhard (créer, c'est unir) ; par l'ouverture au virtuel, elle peut servir à comprendre le spirituel et le transcendant, identifiés par Teilhard avec le Christ-Oméga-Cosmique. C'est donc dans cette direction qu'il convient de chercher le nouveau paradigme. L'usage des moyens de communication fondés sur la théorie quantique forme une nouvelle mentalité ; son langage pourrait être une chance pour l'Évangélisation.⁶

Ce ne sont donc plus seulement les associations teilhardiennes qui ont à se soucier de l'avenir de l'œuvre de Teilhard. Du moment qu'elle est devenue

un sujet de discussion au niveau universitaire, qu'elle est de plus en plus intégrée dans les programmes d'études et de recherche d'un autre paradigme,⁷ son avenir est assuré.

Teilhard n'a jamais prétendu que son œuvre s'imposerait d'elle-même. Il a simplement voulu avancer des « vues ardentes », « des motivations de croire » et promouvoir le dialogue. Il ne faut jamais oublier qu'il a dit : « On ne me comprendra qu'au moment où on m'aura dépassé. »

R. B.

4 • Les Actes de ce colloque seront publiés chez Aubin.

5 • *In Search of Divine Reality - Science as a Source of Inspiration*, University of Arkansas Press, Fayetteville 1997.

6 • **Diarmuid O'Murchu**, *Quantum Theology. Spiritual implications of the new physics*. The Crossroad Publishing Company, New York 1997.

7 • Pour les étudiants du professeur Aurelio Rizzacasa de l'Université de Pérouse, la lecture du livre de **Teilhard**, *Science et Foi*, est obligatoire.

Réconciliation

Dans le christianisme ancien

●●● **Attila Jakab**, Budapest
 Dr en histoire du christianisme

Les disciples de Jésus de Nazareth crucifié à Jérusalem, mais reconnu Messie et Seigneur, furent les initiateurs d'un vaste mouvement de spiritualité appelant à la conversion du cœur et proposant une nouvelle manière de vivre. Leur certitude, si banale, fut néanmoins puissante : celui qui faisait se lever les non-hommes, les sans-voix de la société - pauvres, opprimés, malades et prostituées - a triomphé de la mort pour toujours, parce que l'amour est plus fort qu'elle.

En attendant le retour de leur Seigneur, les premiers chrétiens se constituaient en communautés où ils pratiquaient un baptême d'initiation pour la rémission des péchés, qui symbolisait également une sorte de nouvelle naissance. De cette manière le baptisé établissait un rapport nouveau avec Dieu et entraînait dans une communauté nouvelle.

Durant les premières décennies après la mort de Jésus, le problème du pardon et de la réconciliation ne posa pratiquement pas de problème. C'est sans doute la raison la plus valable pour expliquer son absence quasi-totale des écrits néo-testamentaires. Les seules références à ce sujet ont une dimension communautaire réduite (par exemple Mt 18). Elles se réfèrent surtout à des attitudes à adopter par des individus disciples du Christ : « Supportez-vous les uns les autres et pardonnez-vous mutuellement, si l'un a contre l'autre quelque sujet de plainte ; le

Seigneur vous a pardonné, faites de même à votre tour », lisons-nous dans l'Épître aux Colossiens (1,13).

Une seconde pénitence

Avec le passage du temps, et avec l'implantation et l'insertion des communautés chrétiennes dans le tissu social - surtout urbain - de l'Empire romain, des nouveaux problèmes surgirent régulièrement. S'organiser et réglementer était donc la condition indispensable pour s'assurer une existence dans la durée. Cela demandait un sens aigu de la réalité, du dynamisme et de l'innovation, ainsi qu'une grande capacité d'explication et de justification, car il fallait également revoir - plutôt à la baisse - les exigences en vue de l'obtention du salut.

C'est ainsi que vers le milieu du II^e siècle nous rencontrons déjà à Rome une première formulation concernant une seconde chance exceptionnelle : une possibilité de réconciliation accordée une seule fois pour les fautes - avant tout d'ordre sexuel, notamment l'adultère - commises après le baptême : « Il faut accueillir celui qui a péché et qui se repent, mais non beaucoup de fois », car « pour les serviteurs de Dieu, il n'y a qu'une pénitence » (Hermas, *Pasteur* 29,8). « Celui qui a reçu le pardon de ses péchés ne devrait, en effet, plus pécher, mais demeurer en sainteté » (*Pasteur* 31,2).

Les notions de pardon, réconciliation et réadmission dans la communauté chrétienne ont évolué avec le temps et les sociétés, s'adaptant à la réalité sociale des chrétiens, pour finir par s'institutionnaliser. Ne pourrait-on pas revoir ce système en se référant à l'histoire du christianisme ancien ?

Un demi-siècle plus tard, Tertullien (ap. 220), qui donna ses lettres de noblesse au latin chrétien, consacre un traité entier au problème de la pénitence. C'est lui qui formule le principe de la non réitérabilité. « Dieu a permis - écrit-il - que fût ouverte encore un peu la porte du pardon, bien qu'elle eût été fermée et barrée par le verrou du baptême ; il a placé dans le vestibule la seconde pénitence, afin d'ouvrir à ceux qui frapperaient, mais une fois seulement, car c'est déjà la seconde fois, et jamais plus par la suite, car la fois précédente a été inutile. N'est-ce pas assez de cette seule fois ? Tu as ce que tu ne méritais plus, puisque tu as perdu ce que tu avais reçu. Si l'indulgence du Seigneur t'accorde de quoi rétablir ce que tu avais perdu, sois reconnaissant d'un bienfait qu'il renouvelle ou plutôt qu'il amplifie. Car rétablir c'est plus que donner, puisqu'il est pire d'avoir perdu que de n'avoir rien reçu du tout. Toutefois si quelqu'un doit s'acquitter de la seconde pénitence, il ne faut pas pour autant l'abattre et accabler son âme par le désespoir » (*La Pénitence* VII, 10-12).

Tertullien nous fait également entrevoir que la pénitence et la réconciliation constituent une affaire qui concerne la communauté, car c'est quasiment un acte public de confession des péchés, qui s'appelle exomologèse. Elle « enjoint à l'homme de se prosterner et de s'humilier, en lui imposant, jusque dans sa manière de se vêtir et de se nourrir, une conduite de nature à attirer sur lui la miséricorde. Elle ordonne de coucher sur le sac et la cendre, de laisser son corps se noircir de crasse, d'abîmer son âme dans la tristesse, de punir par un traitement sévère tout ce qui est cause de péché ; en outre, de ne plus connaître qu'une nourriture et une boisson toutes simples, pour le bien, non du ventre, bien sûr, mais de l'âme ; en revanche, de

nourrir sa prière de jeûnes fréquents, de gémir, pleurer, crier de douleur, jour et nuit, vers le Seigneur, ton Dieu, de se prosterner aux pieds des presbytres, de s'agenouiller devant les autels de Dieu, de recommander à tous les frères de se faire les ambassadeurs de sa requête en grâce. (...) Cependant, bien des gens se dérobaient à cette tâche, parce qu'elle révèle publiquement leur état, ou la différence de jour en jour, plus soucieux, je présume, de leur honte que de leur salut, comme ceux qui, ayant contracté une maladie aux parties les plus délicates du corps, évitent de la faire connaître aux médecins et périssent ainsi avec leur pudibonderie » (*La Pénitence* IX, 3-4 & 10,1).¹

Institutionnalisation du pardon

Vers le milieu du III^e siècle, les deux persécutions généralisées des chrétiens - sous Dèce (en 250) et Valérien (en 257-258) - mettent durement à l'épreuve la cohésion du christianisme et introduisent au cœur des débats théologiques la question de l'institutionnalisation de la réconciliation. Nous assistons donc à une transformation du problème qui d'une affaire d'ordre moral, jusque-là surtout individuelle et liée à une conduite personnelle, devient une problématique institutionnelle et communautaire concernant une attitude adoptée par l'individu dans une situation bien définie.

Pour saisir la portée réelle du problème, il faut savoir que ces persécutions provoquèrent des défections importantes dans le rang des chrétiens. La question se posait donc : que faire de tous ces

1 • Tertullien, *La Pénitence*, in « Sources chrétiennes », n° 316, Paris 1984.

« tombés » (*lapsi*) ? A qui le droit de leur conférer la réconciliation et la réadmission dans la communauté ?

Devant la diversité des opinions et des pratiques adoptées, et pour assurer la cohésion du christianisme, il fallait trouver une solution consensuelle, établir des règles et définir des compétences. C'est ainsi que les évêques (suivant en cela Cyprien de Carthage)² choisirent finalement le pardon et la réconciliation, accordés après une pénitence variable selon la faute. Par ce fait même, ils consolidèrent aussi leur autorité au sein des Eglises locales, car ils détenaient désormais le pouvoir de réadmission dans la communauté, rendant de plus en plus effective la distinction entre les clercs et les laïcs.

L'institutionnalisation du pardon et de l'autorité ecclésiastique fut donc le résultat d'une évolution enchevêtrée, dans laquelle la fonction ministérielle et le réalisme de la voie médiane ont triomphé du mérite et du rigorisme. Car à l'époque plusieurs confesseurs (à Alexandrie ou à Carthage) s'estimaient autorisés, par leur témoignage de foi, à se réconcilier - pratiquement sans pénitence - avec les « tombés », en partageant la prière et le repas avec eux ; tandis que d'autres (notamment à Rome et à Antioche) préconisaient plutôt un élitisme très exigeant, n'accordant pratiquement plus aucune chance aux défailnants.

Dans quel sens évoluer ?

Avec l'officialisation du christianisme, la pénitence aura également des conséquences sociales. Comme les fidèles reporteront de plus en plus à la fin de leur

vie la réconciliation, l'Eglise fut obligée de faire des concessions. C'est ainsi que s'est mis progressivement en place un processus organisé et réitérable de pénitence et de réconciliation, qui permettait une canalisation ordonnée du sentiment de culpabilité et du besoin de renouveler l'appartenance à la communauté. C'était inévitablement le prix à payer pour une société dite chrétienne. A notre époque, en revanche, nous n'en sommes plus là. Culpabilité et appartenance sont à géométrie variable et souvent en mouvement. C'est pourquoi il faut sans doute repenser le système.

De par son dynamisme et sa capacité d'être en phase avec la société de son époque, le christianisme ancien exerçait une attraction certaine par sa teneur intellectuelle et morale et par son aptitude à trouver des réponses et des solutions nouvelles. Aujourd'hui, il faudrait faire de même, d'autant plus que l'Eglise réconcilie de moins en moins, alors que c'est surtout elle qu'on sollicite pour qu'elle demande pardon et se réconcilie. Mais est-elle capable de se dés-institutionnaliser pour réacquérir une dimension plus communautaire et d'innover ? Les anciens modèles ne sont plus opérants et sans une réconciliation réelle avec une époque et des sociétés en mutation, les conflits se feront plus fréquents. Comme au III^e siècle, le christianisme joue donc son avenir sur le sens qu'il sera capable de donner à son évolution institutionnelle et sociale.

A. J.

2 • Voir à ce sujet **A. Faivre**, *Les premiers laïcs*, Strasbourg 1999, pp. 173-176.

30 ans de lutte contre la torture

ACAT, témoignage

●●● **Marie-Thérèse Bouchardy**, Genève

En 1974, des chrétiens se sont associés pour fonder l'Action des chrétiens pour l'abolition de la torture (ACAT). Pourquoi une association spécifiquement chrétienne ? Où réside la différence avec d'autres organisations de défense des droits de l'homme ? Quels élan, croyances portent ses membres. Témoignage d'une personne impliquée dans l'ACAT.

Suite à la campagne 1973-1974 d'Amnesty International (AI) sur la torture et à une conférence du pasteur italien Julio Vinay de retour du Vietnam du Sud, Hélène Engel et Edith du Tertre contactent Marie-José Protais, fondatrice quatre ans plus tôt de la section française d'AI. Celle-ci les accueille par ces mots : « Enfin des chrétiens ! » et les encourage fortement à créer une association distincte d'Amnesty, car, soucieuse de sa neutralité, AI éprouvait de la difficulté à atteindre les milieux d'Eglise, surtout le clergé paroissial. Tout en reconnaissant leur identité et leurs rôles propres dans le combat commun, AI et l'ACAT ne vont jamais cesser de collaborer dans les meilleures conditions.

En trente ans, l'action de l'ACAT va s'élargir. Elle passera de la protestation (lettres aux autorités, pressions pour demander le respect des engagements signés...) à la prévention contre les causes de la torture, l'ACAT devenant une organisation non gouvernementale et s'unissant dans des collectifs plus efficaces. Sensibilisation et éducation aux droits humains se sont aussi développées.

Ce qui fait la spécificité de l'ACAT, c'est la réflexion biblique et théologique et l'encouragement à la prière. L'œcuménisme, si mal en point dans nos institutions, a la chance de montrer que la solidarité n'a pas de préjugés ni de frontières.

On ne trouve pas dans la Bible une condamnation de la torture dans le genre de celle qui figure dans l'article 5 de la Déclaration universelle des droits de l'homme, mais l'insistance sur la dignité de l'être humain créé par Dieu interdit tout ce qui porte atteinte à cette dignité. Aimé de Dieu, sauvé par Jésus-Christ, il est appelé à l'amour et la compassion dans l'espérance de la résurrection.

Ecrire des lettres élargit chaque jour la fraternité dans la diversité des pays. La rencontre avec des réfugiés ou des militants des droits humains ne cesse de faire cogner l'humain à notre porte. Le cœur de l'univers bat au visage des compagnons de route, les rencontres sont l'énergie de l'action. Des dizaines de voix entrent en spirale de communion et la qualité des rencontres nous fait grandir chaque jour. Leurs témoignages, leurs forces de vie, leurs capacités d'adaptation remettent à leur juste place les petits problèmes de la vie courante. Grâce à eux, le pain et le vin eucharistiques, fruits de nos engagements solidaires, partages de nos souffrances, deviennent offrande de notre espérance, gerbes de nos compassions. Quand toute parole devient imprononçable, l'eucharistie fait vibrer communion et compassion jusqu'à l'unité subtile de nos vies... mais toujours dans la souffrance de ne pouvoir la partager avec nos frères dans la foi.

Prière et conversion

Vigilance, action, éducation, conscientisation trouvent leur assise dans la dimension spirituelle qui, dans l'engagement, se transforme peu à peu vers plus de vérité. Être la voix des sans-voix, la conscience des pauvres, susciter l'espérance trouvent leur force dans la prière. La prière est récemment, élan de vie, gratuité, transfusion d'amour. Aimer son « ennemi », prier pour le tortionnaire est exigeant, difficile. « Aimez vos ennemis », nous dit le Christ. Parole folle ! Mais éteindre en soi cette possibilité de lumière, c'est plonger le monde dans les ténèbres, dans un ghetto de haine et de peur. Parole folle, mais appel à la conversion. Il ne s'agit pas de gagner « l'ennemi » à sa propre cause, ni de pardonner (seules les victimes peuvent le faire), mais de le considérer comme un être humain, capable d'évoluer. Aimer sans frontière, c'est refuser le cercle infernal de la violence, en ayant foi en l'homme. Quel est ce Dieu que nous prions ? Dans nos prières universelles, nous rencontrons parfois un Dieu étrange, partiel, qui exauce certains et pas d'autres. La prière demande une conversion quand elle s'efforce de ne pas réduire Dieu à un être tout-puissant à qui l'on réclame sans cesse ce que nos démissions nous empêchent de faire. Dieu n'a pas d'autres mains que les nôtres. L'homme divinisé, créé à l'image de Dieu et appelé à se mettre en marche vers sa ressemblance, n'est pas que celui qui améliore le système, mais celui qui devient autre, transfiguré, éveillé. Pour sortir de nos infantilismes et nos divisions, il est parfois utile de devenir les iconoclastes des images de Dieu que nous véhiculons ! Impossible de le prendre comme une bouée de sauvetage ! Ce

que nous pressentons de Dieu, n'est-ce pas cette part d'universel commune à tout homme ?

La prière demande du discernement pour une action juste, entre amour et détachement. Il n'y a pas d'amour sans détachement. Plus l'amour est grand, plus nous devons nous réjouir du bonheur de l'autre et ne pas nous agripper à lui. Mais il n'y a pas de détachement sans amour, car sans amour et sans compassion, le détachement n'est qu'indifférence, enfermement dans sa tour d'ivoire, égoïsme, insensibilité au monde.

Dans l'engagement humanitaire ou devant les violations des droits humains, il y a toujours un équilibre à trouver pour une action juste. Pleurer avec celui qui crie sa souffrance en s'identifiant à son émotion ou refuser d'entrer en matière parce que la peur est trop forte nous empêche d'agir. Le juste milieu naît de la proximité priante de Dieu. Elle nous fait tendre la main en trouvant l'aide appropriée. Elle empêche la compassion de faire des choix, nous poussant à aider celui-ci plutôt que celui-là parce qu'il convient mieux à nos critères. Se détacher de sa haine, de ses peurs, pour donner une chance à l'autre de vivre.

Mais plus on avance, plus on découvre que rien n'est simple ni simpliste, que toute lumière a son double d'obscurité. Il y a un silence qui tue et un silence qui extasie, une parole-liberté et une parole-esclave. Veiller, être du côté des guetteurs d'humanité, découvrir l'attente en tant que patience, savoir que le meilleur est possible, non la perfection... le combat de l'ACAT apprend à viser loin (l'abolition de la torture et de la peine de mort) mais dans la modestie, la confiance, l'espérance et le risque.

M.-Th. B.

Fondements des croyances religieuses

Des articles de votre revue, dont je suis un abonné depuis plusieurs années, m'ont amené à faire les réflexions suivantes. Le fondement des croyances religieuses : ce sujet a fait l'objet de plusieurs articles dans votre revue.¹ Vous y expliquez justement que les déclarations scientifiques reposent sur des connaissances et expériences vérifiables. Pour les croyances religieuses, ceci n'est pas possible et ne peut, par conséquent, être exigé. Il me semble cependant que ces croyances doivent revêtir un minimum d'évidence, sinon elles risquent de dépendre de la fantaisie de vrais ou faux prophètes ainsi que de l'interprétation personnelle et variable de théologiens.

Une preuve de cette possibilité ressort d'un article du journal « La Liberté » du 20.12.03, dans lequel l'Évangile de Jean est comparé à celui de Marc en ce qui concerne la personnalité du Christ. Celle-ci diffère, selon cet article, nettement d'un Évangile à l'autre ; le Christ y montre, en partie, un autre comportement et certaines de ses déclarations en public ne sont pas identiques non plus. Ces interprétations divergentes se comprennent si l'on sait que les deux Évangiles n'ont pas été rédigés en même temps et se basent de toute façon sur des indications orales, rapportées en grande partie par des personnes n'ayant pas assisté à la vie du Christ. Où se situe dans ces conditions la juste interprétation de la personnalité du Christ ? Ceci n'est pas sans importance étant donné que la vie du Christ et les préceptes qu'il a énoncés sont à la base de l'Église catholique.

Les doutes justifiés qui en découlent sont renforcés par d'autres éléments de notre foi qui ne revêtent de loin pas le minimum d'évidence que j'ai mentionné. Je citerai la divinité de Jésus, c'est-à-dire sa participation à la divinité de Dieu, sa conception de l'Esprit Saint, qui participe également à la divinité de Dieu, sa

résurrection attestée uniquement par son apparition à un nombre restreint de personnes. La résurrection des corps, qui fait encore partie de notre credo, est aussi tout sauf crédible.

Je ne doute pas de l'existence de Jésus, personnalité hors norme qui nous a ouvert une voie vers un être supérieur et dont les préceptes ne peuvent que bénéficier à notre vie ici-bas. En faire un Dieu n'est par contre ni évident ni nécessaire. Ces réflexions permettent aussi de mieux comprendre pourquoi l'Église catholique perd ses fidèles et manque de professions ecclésiastiques. En ce qui concerne cette dernière constatation, j'utiliserai une comparaison banale. Un marchand qui n'est pas persuadé de sa marchandise sera toujours un mauvais vendeur. Bien plus, il ne choisira pas cette profession.

Je pense que je ne suis pas le seul à faire de tels raisonnements, aussi j'espère que vous reviendrez à l'occasion sur ces questions que je me suis permis de soulever.²

Yves Siegwart
Schwyz

1 • Cf. notamment **Stjepan Kusar**, Réponse à Albert Jacquard, in « choisir » n° 528, décembre 2003, pp. 14-17 (n.d.l.r.).

2 • Voir à ce sujet l'article de **Joseph Hug s.j.**, aux pp. 13-17 de ce numéro (n.d.l.r.).

Trois variations sur le destin

théâtre

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

Sur la scène, une corde est tendue horizontalement, figurant le parapet du pont suspendu de San Luis Rey, qui s'écroula dans l'abîme le 20 juillet 1714 à midi, entraînant avec lui cinq personnes. Derrière la corde passent, comme des figurines à contre-jour, une marquise à ombrelle, un jeune homme pauvre, une servante, un vieux saltimbanque, un enfant. La pièce nous montrera leurs vies jusqu'à la catastrophe finale. On verra qu'elles sont imbriquées. Passent aussi le vice-roi du Pérou, une comédienne adulée, une mère abbesse, de pauvres indigènes, dans les costumes du début du XVIII^e siècle et sur une musique andine. Un beau ballet d'innocents, une guirlande d'humains bientôt condamnés à mourir.

La première publication de ce roman de Wilder, ami d'Ernest Hemingway et de Francis Scott Fitzgerald, eut lieu en novembre 1927. Son récit, un classique de la littérature anglophone, se base sur l'enquête d'un missionnaire franciscain, témoin du drame, le Frère Juniper.

Lorsque le pont de la route royale reliant Lima à Cuzco se rompt, en 1714, c'est pour lui l'occasion de se demander pourquoi, parmi des milliers d'autres, ces cinq là ont-ils vu leur sort se briser. L'accident est-il un pur acte de Dieu ou le fruit du hasard ? Convaincu du premier terme, il se lance dans une vaste enquête sur la vie de ces cinq passants, en espérant comprendre le

bien-fondé du plan divin, qui ne fait aucun doute pour lui. « C'est la recherche dévote d'un chrétien cherchant à percer la volonté de Dieu », écrit l'écrivain Russell Banks, en parlant de Frère Juniper. Acte instillant le doute pourtant et qui lui vaudra l'Inquisition.

Le narrateur, vêtu en costume contemporain gris, nous explique comment le franciscain passa 6 ans à Lima pour recueillir des témoignages, avant de décréter que chacune de ces vies avait été vécue pleinement et choisie par le Créateur. « Certain, disait-il, que même un moineau ne perd pas une plume qui ne soit retirée par la main de Dieu. »

La pièce nous donne à voir une marquise hautaine qui veut marier sa fille Clara contre son gré, brisant ainsi le lien qui les unit ; Pepita, une domestique, élevée au couvent de la mère abbesse, touchante et tout entière dévouée à Dieu ; Esteban, un jeune homme pauvre, désespéré par la tentative de suicide de son frère et qui s'engage sur un vaisseau pour refaire sa vie ; oncle Pio, un vieux fou de théâtre, sorte de Pygmalion, qui fait d'une fille du peuple une actrice péruvienne célèbre. Jaime, le petit garçon (représenté par une très belle marionnette à fils), enfant de l'actrice.

Les costumes, les postures, l'éclairage, la scénographie, la mise en scène d'Irina Brook marquent le travail de grands professionnels du théâtre. Cependant, quelque chose gêne. Au fil des dialogues, dé-

Le Pont de San Luis Rey, d'après Thornton Wilder

les 22, 23 et 24 février 2005 à Genève, Forum Meyrin

**Le Petit Bois,
de Michel Viala**

du 1^{er} au 19 décembre
2004, à Lausanne,
Théâtre de Vidy

« *Le pont de
San Luis Rey* ».

crivant des situations le plus souvent anecdotiques, on frise le théâtre de divertissement. Irina Brook force les traits des personnages. La marquise en aristocrate futile est un peu caricaturale, la comédienne, qui de chanteuse des rues devient diva et maîtresse du vice-roi, campe une figure de femme insupportable, trop souvent vociférante, quand elle n'utilise pas d'un charme racoleur. Mais on est saisi par une image féminine rayonnante, celle de Maria del Pilar, la mère abbesse, qui recueille les pauvres dans un couvent où il pleut sur les lits des malades. Et par la condition des indigènes (« intelligence limitée et pas d'âme », lance un personnage). Devant ce spectacle, par ailleurs visuellement beau et prenant, on se demande si Irina Brook n'est pas passée à côté de la substance du texte de Wilder, du questionnement théologique et philoso-

phique autour de l'existence et de sa finalité, qui fait de ce roman un classique de la littérature. Un film tiré du roman sort en novembre, avec Robert De Niro et Harvey Keitel.

Quatre personnages dans un EMS, réunis dans le salon télé ou chaque matin à 11h pour le « colloque » animé par une jeune assistante sociale, laissent échapper leurs rancœurs, leurs hargnes, et quelques beaux souvenirs pour les deux moins brûlés d'entre eux.

Brûlé, ou revenu de tout, il faut l'être pour décrire avec une verve saignante, crue et cruelle, l'univers clos de ces « homes » pour personnes âgées. Comme l'est Michel Viala, l'auteur de cette pièce composée de plusieurs textes, montés pour Le Poche à Genève par Françoise Courvoisier.

Le théâtre ici se nourrit des scories de vies d'hommes et de femmes « parqués », parfois contre leur gré, dans ce qui, sous l'euphémisme d'EMS, n'est pour la plupart d'entre eux que le dernier hôtel où ils passent de longues vacances finales, dans un confort tout helvétique, qui n'exclut pas la promiscuité et les brimades.

Il y a là le barjo révolté (Viala 1), psychiatrisé parmi les vieux résidents qui sont « juste » en bout de course, la vieille dame idéaliste (Elsbeth Phillip), qui se rappelle le duo tendre qu'elle formait avec son Charles, l'autre vieille dame, la récalcitrante, sans cesse en train de râler, ce qui la maintient vivante, et il y a l'écrivain, Citot, (Viala 2), joué par Maurice Auffer, compagnon des débuts de l'auteur. Et un autre vieux pensionnaire, muet, qui actionne bruyamment une pompe à *pouët-pouët* fixée sur le bras de sa chaise roulante lorsqu'il approuve ou désapprouve.



L'animatrice sociale, sorte de jeune cheftaine, est parfaite de professionnalisme - là où il faudrait de l'humanité. Infantilisme et patiente par métier. Les thèmes de l'enfermement, du carcan, de la promiscuité sont matière à un rire grinçant, qui soulage le spectateur, sans cela confronté à trop de réalité. C'est le talent de Viala.

On ajoutera que l'auteur est lui-même dans un établissement médico-social, qu'il n'avait plus écrit depuis *Jumeau* (l'Age d'Homme), terrible récit autour de la mort de son frère, et qu'il a connu lui-même la vie de clochard genevois aux Pâquis ces dernières années, dormant sur un banc. La chape de vérité, de sa vérité, nous rattrape lorsque nous regardons *Le Petit Bois*.

Corneille s'amuse à nous dire que ce que nous croyions réel n'est que sortilège. Et il choisit le théâtre, non pour représenter cette fois des drames classiques, la substance dont il s'est nourri, tout comme les auteurs de son siècle, mais pour faire s'embrouiller la réalité et la magie du théâtre. Marc Fumaroli, grand spécialiste du siècle de Corneille (Ed. Droz), y voit une métaphore de la vie : « Les hommes ne font rien d'autre que jouer une comédie. »

Sur scène, émergeant des brumes bleues du mystère, le magicien Alcandre explique à un père désolé (Pridamant) d'avoir fait fuir son fils Clindor par trop de sévérité, comment le retrouver. Alcandre fait asseoir le père à gauche de la scène, en retrait ; le voici spectateur, tout comme nous.

Tandis que dans sa grotte magique (la scène) le magicien s'apprête à faire surgir le fils, à dévoiler au père ce qu'il fait dans la vie, qui il aime, descend des cintres, en balançoire et portant tutu oran-

ge, Matamore. Personnage que Brigitte Jaques-Wajeman la metteuse en scène, a voulu comme sorti d'un film de Fellini. Capitan gascon, fier de ses faits d'armes et de cœur (terrasser 10 géants et chasser 20 000 combattants en Orient, aimer celles d'Ethiopie comme celles du Japon), Matamore est la face grotesque du héros picaresque. Il est le maître de Clindor, son suivant, qui apparaît fringant et passionné aux yeux ébahis du père assis dans la pénombre. Le fils aime une dulcinée, Isabelle, qui est aussi aimée de deux autres prétendants. Jalousie, mensonge, trahison, puis duel final entre Clindor et un gentilhomme pour la même femme, dans lequel le fils est tué, au grand désespoir du père. Enfin, le père éploré se voit déciller les yeux par le magicien qui lui démontre qu'il est au théâtre et que son fils est... comédien. Isabelle, son amoureuse, est la quintessence de toutes les jeunes premières, et Lyse, la servante, une maîtresse femme qui sait compliquer l'art des relations amoureuses.

Le plus bel hommage au théâtre qu'on puisse rêver, une méditation abstraite que Corneille nous a laissée, un jeu sur le jeu et où il faut se laisser emporter, sous peine de voir trop de rationnel tuer l'illusion. Et de se sentir largué en route parfois, tant les (vrais) personnages et leurs doubles comédiens s'entremêlent. Mais l'ensemble est si beau, si subtil, mis en scène par une spécialiste de Corneille, avec des comédiens inspirés.

V. B.

L'illusion comique, de Corneille

du 14 janvier au
6 février 2005,
au Centre dramatique
national de
Gennevilliers/Paris

Le poète au pied léger

Jean Cocteau

●●● **Gérard Joulé**, Lausanne

Claude Arnaud,
Jean Cocteau,
Gallimard, Paris 2004,
864 p.

Mille révolutions à travers une immense conflagration, voilà le siècle passé. Jean Cocteau a su le traverser avec les bottes du Petit Poucet ou celle du chat du marquis de Carabas, parce qu'il s'est laissé traverser par tout. Il n'est pas de jeu plus prestigieux que le sien. C'est une danse qui n'a pas de fin et qui n'est jamais plus libre que sur la corde raide, ni plus habile à feindre un faux pas, une lourdeur, une chute. Transfigurer ses échecs, maquiller ses vices en vertus, c'est là tout l'art. Ce n'est que miroitements, paillettes, entrechats, roses éclatant au moindre geste et disparues sitôt qu'épanouies.

Il arrive que le poète troque son habit d'Arlequin pour la toge du poète classique et revisite la Grèce. Ce n'est pas le moindre de ses tours. Et tout cela qui déconcerte et pique d'abord peut lasser, et l'on se prend à regretter la chanson du roi Henri ; mais Cocteau répondra qu'il n'a pas cessé de la chanter à sa manière. Et il est vrai que cet art, où l'on peut voir le comble de l'artifice, devient chez lui la nature même et que dans ses exercices les plus tendus il conserve une grâce un peu sèche, un peu pâle mais non dénuée d'une ferveur gidiennne...

Pour Jean Cocteau, la poésie était un art de vivre. Pendant plus de trente ans - Orphée qui sut apprivoiser les secrets effrayants de la vie et de la mort - il en

donna des définitions qui peuvent sembler inutiles tant le rôle et les dangers qui l'entourent lui collaient à la peau. Écoutons-le trente secondes : « Que peuvent comprendre à nos révoltes les gens qui pensent que l'art est un luxe ? Savent-ils que nous sommes des bagnes ? Savent-ils que nos œuvres sont des forçats qui s'évadent ? Savent-ils que c'est à cause de cela qu'on nous tire dessus et qu'on lâche les chiens. » Franchement, cher Jean, à lire ces lignes, Jean Genêt, qui avait, lui, tâté de Centrale, devait bien rigoler des barreaux de votre cage.

En représentation

Arabesques, idées taillées en flèche, martyrs de Saint-Sébastien, balles jetées au vent, mots pris comme des papillons. Une vie prodigue en amitiés, le charme et la pirouette à tout instant, et de la gentillesse à tous les étages de son talent, il fut notre Ariel, toujours en représentation, perché sur la pointe de l'Être comme un coq sur ses ergots, et qui se défend pourtant de faire de la corde raide. Il fit des cabrioles pour qu'on le remarquât.

Il voulut plaire, déplaire, agacer, peu importe, pourvu que par ses pirouettes il attirât sur lui l'attention et qu'il la retînt par tous les moyens possibles et

imaginables. Comme il était écrivain et non clown ou funambule, il utilisa des mots. Il avait de la légèreté, il était charmant, il voulait être pris au sérieux, voire au tragique, mais il était désespérément oiseau. Papillon humain qui se demande s'il fait le poids et si l'on parle de lui plus que de Marcel Proust.

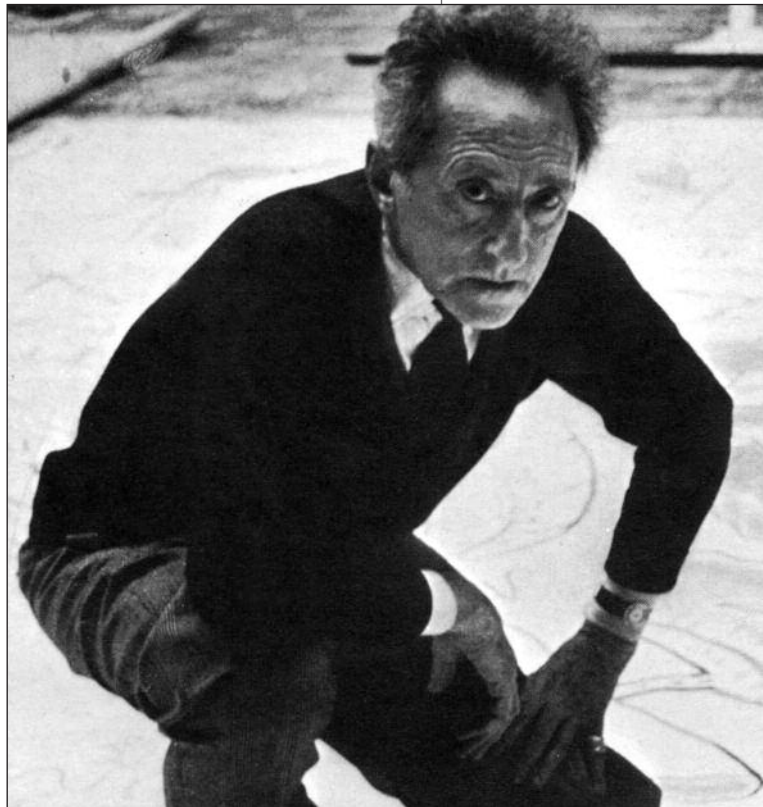
Il aurait voulu laisser monter sa colère comme Léon Bloy, mais il n'avait pas les crocs d'un fauve. Il écrivit pour ses amis et non contre ses ennemis, qu'il n'avait pas, étant incapable de blesser. Premier de classe de sa génération avec Aragon, mais premier de classe d'une école buissonnière. Né bourgeois, homme du monde par ses fréquentations, à une époque où il y avait encore un « monde », il se voulut marginal, magicien et prince de la jeunesse. Il fut le gentil Jean, le feu follet des arts et des lettres.

Inventeur, destructeur, conteur prodigieux, parleur d'une vie qui n'était extraordinaire que parce qu'elle était la sienne, et qui savait la prendre au bond et la transfigurer, Jean Cocteau était un saltimbanque qu'on imagine toujours avec une corde à sauter ou une balle à la main. Héros de Musset et de Giraudoux, il continua Rostand. Il fut le chantre baladeur d'une France superbe qui rêvait Dieu et les fées comme si elle y croyait. Jean Cocteau était un comédien qui ne joua qu'un seul rôle, le sien. Mais en vertu de métamorphoses mystérieuses, chaque jour il en changeait. Il disait : « Je suis Français », comme il aurait pu dire : « Je suis un enfant du roi de France ». Il ne le disait pas comme un patriote ou comme un politique, mais plutôt comme un homme qui aurait appris à lire sur les genoux de *Ma mère l'oie* ou de la comtesse de Ségur, née Rostopchine, et qui avait joué enfant dans les bosquets des Tuileries avec le petit Marcel Proust, et pour qui la lumière de France était la

plus belle du monde. Il s'était anobli tout seul en secret, et les autres le savaient et le reconnaissaient. Admirable folie qu'il finit par apprivoiser et par rendre tout à fait normale.

Au fond, il était snob, mais pas comme maintenant ni comme hier. Comme Proust peut-être qui aimait autant les duchesses que les femmes de ménage qu'il voyait parfois accroupies en train de frotter les marches du grand escalier d'un château royal. Dans *Thomas l'Imposteur*, ne raconte-t-il pas, durant la Première Guerre, l'histoire de femmes du plus haut monde, follement belles et extraordinairement distinguées, qui descendent d'une Hispano-Suiza pour gagner à pas légers de sombres couloirs d'hôpitaux aménagés dans des écuries qu'elles inondent de leur parfum, et qui, soulevant

Jean Cocteau.



enfin leur voilette, viennent chastement déposer un baiser aux fronts pâles des mutilés, des amputés ?

Hors réalité

Il écrivit des livres, fit des films et dessina Jean Marais pour prolonger son rêve et chasser de sa vie la vilaine, crasseuse et collante réalité quotidienne. Avec la main, fusant, comme un oiseau du chapeau du prestidigitateur, d'une manche de veston sur laquelle était retourné un poignet de chemise mousquetaire, et qui souligne le verbe ou le contredit, pour écarter la réalité tragique de toujours et de tous les jours et la mort qui rôde comme une chienne.

Sa manière de rendre la justice littéraire ne regardait que lui et ceux qui en furent les bénéficiaires. Il fut au centre de tout, il fut de tout, entra partout et en sortit. Autour de lui on ne parlait jamais de maladie ni de fins de mois difficiles, mais de la dernière mode, du dernier auteur, du dernier tango ; il avait toujours un artiste, un mouvement, une balle à lancer. On s'engouait encore à cette époque antédiluvienne dont je parle pour des idées, des

modes, des amis. On était une bande de copains qui avait des ancêtres fabuleux et descendait des dieux. Il n'y avait plus de rois ni de royaumes mais il y avait encore des fils de rois et des royautés imaginaires.

Contrairement au parcimonieux Gide, Cocteau, n'ayant aucun compte à régler avec son enfance, ses parents, ses maîtres, son pays, sa classe ou sa religion, ne s'est jamais institué professeur d'amoralisme. Il ne fut pas le Corydon qui crie « familles, je vous hais » et qui écrit les *Nourritures terrestres* après avoir lu *Ainsi parlait Zarathoustra*. Il invoqua souvent une morale, certes, mais on ne sait si cette morale était une manière d'être, une élégance naturelle de l'âme ou une sorte de grâce ou d'indulgence plénière accordée une fois pour toutes aux enfants quand ils sont terribles ou aux monstres quand ils sont sacrés.

Cocteau n'a jamais rompu avec rien ni personne. Nul ne fut plus fugace, mais nul ne fut aussi plus fidèle.

G. J.

Erratum

Dans le *choisir*
n° 539, novembre 2004,
une erreur récurrente a
échappé à nos correcteurs.
Il ne s'agissait évidemment
pas de *blastocyte* mais
de *blastocyste* !

Gustave Roud et sa « différence »

Les Editions Empreintes viennent de publier, en deux beaux volumes, la quasi totalité du *Journal* du poète et traducteur vaudois Gustave Roud (1897-1976). Ce sont des notes, essentiellement manuscrites, écrites à la manière d'un peintre, c'est-à-dire « sur le motif », à partir du mois de mai de l'année 1916. De nombreux manuscrits de ce journal portent en effet les traces visibles (taches d'encre, écriture presque illisible au crayon, feuillets abîmés par la pluie ou même déchirés) des pérégrinations de ce grand marcheur, toujours extrêmement concentré sur sa mission de poète, « sa seule et discrète raison d'être ».¹

Ce *Journal*, qui retrace ce « démembrément sans relâche »,² éclairé sporadiquement par des instants de grâce, est précédé d'une excellente introduction due à la plume de Claire Jaquier. Le texte a été établi, puis soigneusement annoté par Anne-Lise Delacrétaz. Le second volume, qui rassemble les carnets, cahiers épars et feuillets de 1937 à 1971, est suivi d'un index des noms et œuvres cités.

Si cette publication, dans sa version intégrale, contribue à une meilleure connaissance intime de la personnalité du poète de Carrouge, de celui qui était à la fois solitaire et solidairement relié au monde paysan de son temps, l'on peut

s'interroger aujourd'hui au sujet de la nature de cette « différence » évoquée dans ce *Journal*, et qui se manifeste sur plusieurs plans, le premier étant celui de la profession. Gustave Roud n'a en effet pas pu suivre la voie tracée par ses ancêtres paysans, une voie que souhaitait par exemple son grand-père maternel Jean-Daniel Coigny :

« Je dis adieu à quelqu'un que j'aurais pu être, que d'autres désireraient me voir être, cet homme qui continue une tâche de plusieurs siècles, la plus belle, celle de faire d'un lieu de son pays comme un jardin agréable à Dieu, et de vivre sans orgueil dans une profonde acceptation. »

(7 juin 1918)

Certes connue, identifiée, cette « différence » est aussi, sur un autre plan, sa native disposition, le condamnant à la solitude, comme l'explique avec beaucoup de tact Claire Jaquier : « Le poète fait sien un discrédit moral et social qui pesait alors lourdement sur l'homosexualité. Il choisit ce mot chargé - l'empoisonné - pour qualifier son état. Cependant, il admirait Pierre-Louis Matthey (1893-1970) qui avait, dans *Seize à vingt* (1914), donné une expression poétique à de semblables désirs. Il n'associait sans doute pas - comme le faisait Edmond-Henri Crisinel (1897-1948) - une idée de péché à sa nature. Commentant en 1960 un passage du

Gustave Roud,
Journal - Carnets,
cahiers et feuillets
1916-1971, 2 volumes,
Editions Empreintes,
Moudon 2004, 420 p.
et 396 p.

1 • Vol. 1, p. 396, note du mardi 29 octobre 1935 au Moulin de Vulliens.

2 • Vol. 1 p. 165.

*J'accepte de
me dépouiller
de toute joie
humaine,
j'accepte une
différence
totale mais
que je vive,
mon Dieu,
que le monde
dresse autour
de moi la vie
éblouissante
et profonde...*

(8 nov. 1917)

journal inédit de Georges Nicole (1898-1959), qui exprime - mais sans qu'elles soient liées à des désirs physiques - les affres d'une vie vouée à *regarder vivre* plutôt qu'à *vivre*, Roud se reconnaît, tout en notant ce qui le distingue de son ami : « Je n'ai pas le sentiment de cette souillure originelle » (25 oct. 1960). Pour être cruelle par la séparation qu'elle impose, la « différence » n'en est pas moins chez Roud un poison noble. Si la perspective d'une vie conforme à ses désirs lui est si radicalement interdite, c'est que G. Roud sait d'emblée qu'il ne trouvera jamais nul écho auprès des amis qu'il se choisit. Parce que ce sont des hommes virils, mariés pour la plupart, sourds au désir qu'il leur témoigne. »³

A titre d'exemple, la prédominance des nombreuses lignes consacrées à Olivier Cherpillod (1895-1983) dans ce *Journal* - plus de 150 références -, cet ami de Vucherens du poète de Carrouge, figure emblématique et sans cesse sublimée, « laboureur lié au futur où s'attarde l'écho d'une paysannerie disparue... regard bleu qui éclate d'amitié et de bonne malice », sera désormais pour Roud comme un viatique, lui offrant l'image du bonheur, comblant ainsi, et par intermission, une affectivité souvent désertique :

« Je vois maintenant ce qu'Olivier a été pour moi : l'image d'une vie acceptée et réalisée qui aurait pu être la mienne. Oui, mon amitié était pure malgré parfois l'égarément passager de mes pensées et les mouvements de ce corps trop puissant. »

(12 déc. 1932)

Avec Michel Foucault, il faut peut-être rappeler ici aussi, au terme de cette présentation, que l'homosexualité existe dans nos sociétés depuis fort longtemps sous une forme qui se nomme « amitié », tandis que la composante *eros-agapè* imprègne déjà toute l'œuvre de Platon (*Le Banquet*), des pages que Roud connaissait certainement. De même, sur le plan biblique, l'amitié de David pour Jonathan demeure un exemple célèbre :

« Que de peine j'ai pour toi,
Jonathan, mon frère
Je t'aime tant !
Ton amitié était pour moi
une merveille
Plus belle que l'amour
des femmes. »

(2 Sam 1, v. 26, TOB)

Enfin, toute forme d'amitié profonde n'aboutit pas nécessairement à une expérience homosexuelle, ce qui a fort probablement été la position de Roud, photographe et poète, lorsqu'il partageait les travaux et les gestes de son ami paysan. Finalement, tout cela a-t-il une réelle importance ?

Ce vécu « différent », dans sa bouleversante et lente décantation, s'est transformé en poésie. Aujourd'hui, pour avoir connu le poète et vécu moi-même trente-cinq années dans un village du Jorat que Gustave Roud cite dans son *Journal*, j'ai acquis la certitude que seul compte désormais la beauté déchirante de cette poésie.

André Durussel

Abbu Ammar, l'espoir d'un peuple

Journaliste israélien, parlant l'arabe, Amnon Kapeliouk écrit la première biographie de Yasser Arafat en français. Cinq cents pages passionnantes qui retracent la destinée exceptionnelle du leader palestinien, depuis ses origines situées entre Le Caire et Jérusalem.

Abbu Ammar est né en 1929, au moment des accrochages meurtriers qui éclatent entre juifs et Arabes. Il est apparenté par son père et sa mère au clan des al-Husseini, grande famille palestinienne qui a joué un rôle important dans la lutte contre les Britanniques pendant le Mandat et contre la communauté juive qui voulait fonder son Etat en Palestine. L'existence d'Arafat se confond avec l'histoire avortée du peuple palestinien. En 1948, il assiste, jeune officier, à la catastrophe (la *Nabka*) où des armées arabes indisciplinées et mal organisées tentent de détruire le nouvel Etat d'Israël. Il affirmera plus tard qu'il a alors pris conscience qu'un complot contre son peuple se tramait pour servir les intérêts des régimes arabes et non ceux des Palestiniens. En 1959, installé depuis peu au Koweït, il participe à la création du Fatah, le Mouvement de libération de la Palestine : « Nous, Palestiniens, nous voulons avoir un Etat indépendant et souverain, et c'est pourquoi nous devons le libérer par la force. Pour nous, il n'y a pas d'autre voie », déclare-t-il.

En 1967, six mois après la guerre des Six Jours, la fameuse résolution 242 du Conseil de sécurité de l'ONU offre aux Egyptiens et aux Jordaniens une issue

honorable - récupérer leurs territoires perdus - mais signifie pour les Palestiniens la fin de tout espoir d'accéder à des droits nationaux. Arafat s'y oppose, de même que les faucons en Israël, avec à leur tête le général Moshe Dayan, et la droite nationaliste, parce que la résolution de l'ONU appelle à un retrait de tous les territoires conquis par Israël en 1967. Pour la droite israélienne, il n'est pas question d'évacuer les territoires conquis, mais uniquement certaines parties, pour se retirer derrière des frontières jugées sûres.

Avec le temps, Arafat, l'adversaire le plus virulent de la résolution onusienne parce qu'il y voyait niée l'identité palestinienne, deviendra son partisan le plus constant. Les trente-cinq années suivantes (de 1968 à 2003) seront ponctuées de succès, en particulier la reconnaissance internationale au sein des nations, dont témoignent les très nombreuses visites du leader chez les principaux chefs d'Etat de la planète. Elles seront également marquées d'espoir en 1994-95, avec les accords d'Oslo, mais tout autant par des épreuves et des échecs retentissants (en Jordanie en 1971, au Liban en 1982, et par les accords d'Oslo demeurés lettre morte ou dont la réalisation a été très, très partielle). L'action politique d'Arafat est aussi minée par les tensions interpalestiniennes, la montée des mouvements religieux radicaux en Israël et, dans le camp palestinien, l'ascension du Hamas.

Amnon Kapeliouk,
Arafat, l'irréductible,
Fayard, Paris 2004,
520 p.

En définitive, l'action d'Arafat force le respect par sa persévérance, le courage montré lors de tentatives d'assassinat dont il fut victime, y compris d'Ariel Sharon, son sens inné du geste juste, comme lors de la mort violente de Yitzhak Rabin. N'ayant pas été autorisé à assister aux funérailles « pour raisons de sécurité », selon les autorités israéliennes, il se rend sept jours plus tard à Nevé Avivim, dans le nord de Tel-Aviv - ce qui représente du reste sa première entrée en territoire israélien ; il ne porte pas son keffieh, mais une casquette, et un épais manteau. Accompagné d'Abou Mazen et d'Abou Ala, qui ont négocié l'accord d'Oslo, il est très ému, embrasse enfants et petits-enfants, appelle Léa Rabin « ma sœur » et confie avoir perdu un ami.

Un homme courageux

Irréductible, Arafat, force le respect et entretient en définitive l'espoir de tout un peuple. L'action politique détermine totalement sa vie. A peine apprend-on qu'il s'est marié secrètement en 1990 à Tunis, avec Soha Tawil, sa jeune assistante de confession chrétienne qui alors se convertit à l'Islam (!) et dont est issue, en 1995, une fille, Zahoua. Un des témoins de l'union a été Georges Habache, son grand adversaire politique.

Reiure de choisir

Vous voulez conserver la revue *choisir* ?

Pour un rangement impeccable, commandez notre reliure (place pour une année de parution).
Prix : 20 fr.

Revue *choisir*, 18, r. Jacques-Dalphin,
1227 Carouge, ☎ 022 827 46 76.

Retenons les paroles de Nelson Mandela dans la préface du livre : « Quand les générations futures se pencheront sur l'histoire du XX^e siècle, sans doute verront-elles dans la lutte des opprimés et des colonisés pour la liberté et l'autodétermination l'un des traits les plus marquants de cette époque.

(...) La fin de l'apartheid en Afrique du Sud a marqué de son empreinte cette longue lutte pour l'émancipation des peuples opprimés. Le monde entier s'en est réjoui avec nous, car ce combat pour la justice et la liberté était celui de l'humanité toute entière. Mais la liesse, chez nous, a été ternie par la conscience que nous avons que l'abolition de l'apartheid ne sanctionnait pas la dernière étape des luttes historiques en faveur de l'autodétermination. J'ai alors eu une pensée toute particulière pour le peuple palestinien, pour son combat sans relâche. Et l'image de celui qui avait pris la tête de cette lutte, Yasser Arafat, n'a cessé d'être présente dans mon esprit.

(...) Son ardeur, sa confiance inébranlable et son engagement pour la création d'un Etat palestinien ont une valeur emblématique aux yeux de beaucoup de par le monde. (...) Je souhaite profondément qu'il lui soit bientôt donné d'assister au succès de son entreprise : la création d'un Etat palestinien indépendant. Le président Arafat restera à jamais un symbole d'héroïsme pour tous les peuples du monde qui luttent pour la justice et la liberté, et je suis convaincu que cet ouvrage permettra de mieux comprendre l'estime que lui vouent tous ceux qui sont attachés à la liberté » (janvier 2004).

Joseph Hug s.j.

■ Essais

Christelle Javary**La guérison***Quand le salut prend corps*

Cerf, Paris 2004, 176 p.

Voici un essai original, frais et intelligent, dont l'interrogation sous-jacente pourrait se résumer de la sorte : comment devenir et rester acteur de sa santé, physique et spirituelle, dans la société actuelle ?

En guise de réponse, l'auteur - éditrice et enseignante à la Faculté de théologie de l'Institut catholique de Paris - propose trois approches pertinentes qui s'entrelacent harmonieusement. Le lecteur est ainsi invité à se rendre attentif au corps, à ses maladies, aux guérisons, et tout autant à entrer dans une réflexion sur le corps social et ecclésial, ceci à la lumière de scènes évangéliques relatives au péché, aux signes messianiques, au mystère pascal.

L'un des vifs intérêts de cet ouvrage est de nous ouvrir avec réalisme aux limites de nos existences et, conjointement, de nous solliciter à considérer le caractère précieux de la vulnérabilité du corps. Décidément, cet apport chrétien à la culture contemporaine est chargé de sagesse, de foi et d'espérance.

Louis Christiaens

Hélène et Jean Bastaire**Pour une écologie chrétienne**

Cerf, Paris 2004, 94 p.

« Beaucoup de chrétiens, surtout durant les derniers siècles, n'ont pas considéré la beauté du monde comme une dimension essentielle de leur foi. (...) Moins ils avaient affaire avec la nature, plus il leur semblait être proches de Dieu. » Il faut cesser cette désincarnation de la nature, « cette séparation funeste entre nature et grâce (...), la nature étant dévolue à la science et la foi ne s'occupant plus que de Dieu », lancent les auteurs. Car il en résulte une humanité « nouveau Prométhée qui croit n'avoir plus de comptes à rendre à personne ».

En réalité, c'est bien dans le chant de la création que l'on reconnaît l'œuvre du Seigneur ou pour le dire avec Thérèse d'Avila, « le Seigneur se trouve dans toutes les créatures ». Dieu a chargé l'humanité d'aménager la Terre comme la maison de tous, pour

prendre soin de tout ce qui y vit, pour être l'usager respectueux « des œuvres de Dieu », vivant dans « l'espérance d'un salut cosmique englobant toutes les créatures ».

René Longet

■ Histoire

Agostino Paravicini Bagliani**Boniface VIII***Un pape hérétique ?*

Payot, Paris 2003, 508 p.

Boniface VIII, pape de 1294 à 1303, est certes une figure énigmatique dans l'histoire de l'Eglise. Tout son pontificat a été marqué par une controverse majeure autour de la légitimité de son élection. Et pour cause. Il a succédé à Célestin V, un ermite manifestement dépassé par la situation, qui resta en charge six mois seulement, avant d'abdiquer devant le consistoire des cardinaux. L'événement ne s'est jamais reproduit depuis.

Les théologiens du temps ont amplement débattu du droit de Célestin à démissionner. Certains ont soutenu la thèse de l'indissolubilité de l'union du pape et de l'Eglise. De ce point de vue, le nouveau pape, bien qu'élu dans les formes canoniques, est donc schismatique. Quant à Boniface, on imagine bien qu'il fit tout pour récuser cette vision des choses et asseoir son autorité. Non sans peine puisque les charges contre lui ne cessèrent de s'accumuler, avec des accusations de plus en plus lourdes d'hérésie, de « démonolâtrie », de sodomie et d'idolâtrie ! Il sera même attaqué par une bande armée dans sa résidence, ses ennemis cherchant à le faire juger par un concile.

Sur la base des sources originales en partie publiées, A. Paravicini a rédigé la première biographie en français de ce pape. Toutes les pièces du dossier qu'il présente tendent à mettre en évidence le contexte politique de l'affaire. Ce sont les intérêts des princes, et plus particulièrement les prétentions du roi de France Philippe le Bel, qui semblent expliquer les difficultés du personnage, par ailleurs très autoritaire et très conscient de la dignité temporelle de son rang.

Empêtré dans les intérêts matériels de la charge, ce pape restera donc celui qui, selon les termes de Dante dans le chant XIX de l'Enfer, n'a pas craint « d'enlever la belle Dame » (c'est-à-dire l'Eglise, épouse du Christ).

François Walter

Jean Etévenaux
Histoire des missions chrétiennes
 Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 250 p.

Un tour de force littéraire et historique entrepris par le directeur de MISSI : concoc-ter 2000 ans d'histoire missionnaire du christianisme dans un seul volume ! Phrasé simple, allègre enchaînement des périodes et des figures historiques, glossaire des mots techniques assez concis, on feuillette les treize chapitres dans l'ordre ou le dés-ordre et on est sommairement informé sur des dates, des lieux et des idées ayant contri-bués à l'évangélisation bimillénaire. Toutes les Eglises et bon nombre de pays autour du globe sont mentionnés : l'auteur déplie ces vignettes d'une histoire effectivement œcu-ménique. L'insertion d'encadrés contribue à renseigner plus précisément le lecteur sur un aspect pêché dans le flot de la narration. Un livre maniable, qui peut servir de pre-mier débroussaillage pour qui ignore tout de l'épopée missionnaire des Eglises, et qui allèche le curieux à se tourner ensuite vers des ouvrages plus détaillés.

Thierry Schelling

Marc-André Charguéraud
Le banquier américain de Hitler
 Labor et Fides, Genève 2004, 118 p.

Dans une ambiance de film d'espionnage de la dernière guerre, Marc-André Charguéraud raconte la trouble histoire de la BRI (Banque des règlements internationaux) à Bâle, de 1940 à 1946. Le plus intéressant de cette his-toire n'est sans doute pas la conclusion en forme de condamnation morale qui charge Thomas McKittrick, cet Américain qui prit la direction de la BRI quelques mois après le début des hostilités et qui favorisa l'accapa-rement par la Reichsbank des réserves d'or de la Tchécoslovaquie d'abord, puis de tous les pays dominés par l'Allemagne.

Le plus intéressant est que derrière ce bouc émissaire se cache - bien mal avec le recul du temps - une opération de noyau-tage par le personnel nazi. Les diverses banques centrales des pays alliés, action-naires de la BRI en concurrence avec les pays du glacis allemand, ont été écar-tées, laissant la place aux puissances de l'Axe. Thomas McKittrick pouvait-il faire au-

tre chose que de se plier au courant domi-nant ? Chacun peut en juger, même si lui seul pouvait y répondre.

Etienne Perrot

■ Témoignages

Olivier Mannoni
Manès Sperber
L'espoir tragique
 Albin Michel, Paris 2004, 332 p.

Manès Sperber, un intellectuel humaniste, a traversé le XX^e siècle (1905-1984). Issu d'une famille juive pratiquante, réfugié à Vienne, puis à Berlin, il devient disciple d'Alfred Adler et pratique lui-même la psychologie indivi-duelle. Il adhère au parti communiste, tra-vaille pour le Komintern, puis s'exile à Paris où il devient éditeur. Comment cet homme va-t-il concilier et mettre en actes ses idéaux, son exigence de liberté et d'authenticité ?

C'est un témoin exceptionnel de son épo-que. Venu de Galicie orientale, en contact avec l'Occident, il devient l'ami de A. Mal-raux, de A. Koestler et de E. Ionesco, et de ce fait perçoit l'Europe avec sa sensibilité propre. Son point de vue peut élargir notre vision actuelle de l'Europe.

Dans sa trilogie *Et le buisson deviendra cen-dres*, l'écrivain relate l'histoire du Komintern, son itinéraire personnel ainsi que les raisons pour lesquelles il a rompu avec le commu-nisme. Dans cette somme historique, l'au-teur s'interroge - et nous avec lui - sur la façon de rester libre, tout en luttant pour « la justice non seulement dans le cœur des hommes, mais aussi sur la place publique où les hommes s'affrontent ». En tant qu'éditeur, il nous fait découvrir des auteurs étrangers qu'il sélectionne pour Calmann Lévy. C'est sous son impulsion que paraît notamment le *Journal d'Anne Frank*.

A la lecture de ce livre, j'ai découvert en Manès Sperber un homme de bien, un intel-lectuel engagé - j'ai admiré la lucidité et la rigueur de ce résistant à la pensée norma-tive qui a su relier des mondes antagonistes par sa réflexion critique et son courage. Manès Sperber peut nous éclairer dans la compréhension de notre époque. Il insiste sur le fait que les solutions simplistes de-meurent inefficaces et qu'il faut inventer la

vie tant au niveau individuel que collectif. Ses idées ne furent que tardivement reconnues, ce que nous rappelle le sous-titre de cet ouvrage.

Claire-Anne Carreras-Rey

Philippe et Martha Kayser

La victoire de l'amour

Presses de la Renaissance, Paris 2004, 226 p.

Qu'un infirme moteur cérébral à vie (IMC), qui ne peut pas contrôler totalement ses mouvements ni son élocution, épouse une jeune femme pleine de santé et fonde avec elle une heureuse famille de cinq enfants, voilà qui tient du conte de fées. Et pourtant c'est la belle aventure que nous racontent Philippe et Martha. Tantôt c'est Philippe qui s'exprime en solo, tantôt c'est Martha, puis les deux en duo.

Philippe raconte sa vie, son handicap, ses luttes, ses progrès et ses échecs, ses deux rêves, apparemment impossibles, de travailler et de fonder une famille. Le premier échouera mais le second sera comblé au-delà de toute espérance par la rencontre avec Martha. Martha qui dit son émoi, ses difficultés à reconnaître et à accepter cet amour, l'opposition de son entourage, son consentement. Et les deux parlent de leurs cinq enfants, de leur éducation et du bonheur de leur famille.

L'intelligence, l'optimisme et l'humour de Philippe, le réalisme et la liberté de Martha les disposaient peut-être à surmonter bien des obstacles. Mais leur ultime secret est un amour inconditionnel et sans retour, nourri par une foi ardente et une immense confiance en Dieu.

Écrit dans un style alerte, où la plume de Philippe et celle de Martha ne se confondent pas, leur témoignage est très fort. En refermant ce livre on se prend à penser aux handicapés de l'amour, à ceux et celles qui ne croient plus que l'amour puisse venir à bout des plus grands obstacles. Cette belle histoire pourrait leur redonner vigueur et confiance.

Pierre Emonet

Collectif

Une fureur envie de vivre...

Témoignages recueillis par Thierry Ott
L'Hèbe, Grolley 2004, 200 p.

Si vous ouvrez ce livre et en commencez la lecture, n'oubliez pas le refermer sans l'avoir terminé... Une fois reposé, les êtres dont vous aurez fait la connaissance vous habiteront, vous posant questions et vous invitant à la réflexion. Car ces êtres ne sont pas ordinaires, ils ont été marqués dans leur chair par une épreuve douloureuse et s'en sont sortis au prix d'un courage extraordinaire et d'une force de caractère peu commune. Ils communiquent tous la joie d'être en vie et l'espoir de continuer à progresser dans leur lente rééducation ou, pour utiliser un terme actuel, dans leur capacité formidable de résilience.

Les dix-sept monographies réunies ici nous présentent des personnes dont le destin a basculé, d'une minute à l'autre, sur l'autre flanc de leur vie. Atteints brutalement dans leur santé, soit par un accident, soit par une attaque cérébrale, une tumeur au cerveau ou par la sclérose en plaques, ils et elles se retrouvent un jour aphasiques, totalement sourds, para- ou tétraplégiques. Commence alors la lente remontée d'un gouffre sombre vers une clarté qui les attend et qui, une fois atteinte, ne les quittera plus. C'est un livre bouleversant.

Merci à l'auteur de nous permettre de partager tant de courage et d'ardeur de vivre.

Marie-Luce Dayer

Fariba Hachtroudi

Les femmes iraniennes

Vingt-cinq ans d'inquisition islamiste
L'Hydre, Cahors 2004, 336 p.

« Quand sur toi mon regard se posera,
visage contre visage, face à face,
je décrirai le chagrin,
point par point, détail par détail. »

Cité par l'auteure, ce couplet d'une poétesse iranienne du XIX^e siècle illustre parfaitement 25 ans de brimades, de refus, de sévices qu'ont subis - que subissent encore aujourd'hui - les femmes iraniennes. Mais la chronique dépasse largement le destin des femmes. L'auteure nous brosse un tableau très complet de ce qu'est le quotidien de l'Iran depuis la prise de pouvoir des mollahs.

Ce livre patchwork est un recueil d'articles parus dans des magazines, de témoignages pris sur le vif, d'expériences vécues par l'auteure quand elle est retournée au pays, au risque de sa liberté. Très frappant est aussi le décalage entre ce qui peut se faire ou se dire à l'intérieur du pays et ce que peut écrire une personne vivant en exil - on sent très fortement une certaine frustration d'être au-dehors, mais aussi un jugement très dur envers les petits accommodements acceptés par ceux et celles qui luttent de l'intérieur.

Le pouvoir actuel veut un régime fondé sur la vertu... mais la vertu exige-t-elle un tel déni des libertés les plus élémentaires, une telle inquisition dans la sphère privée, voire intime de chacun ?

La situation décrite est noire, mais la volonté farouche des jeunes et des femmes qui sans cesse relèvent la tête montre qu'elle n'est pas désespérée et laisse imaginer des lendemains où démocratie et droit des femmes ne seront plus bafoués ou vidés de leur contenu. Démocratie et droit sont aussi des vertus.

Maryste Durrer

■ Littérature

Chaunes et Sylvoisal

La Furie française

Sonnets croisés

L'Age d'Homme, Lausanne 2004, 447 p.

Enfin, enfin un livre de poésie ! Car la poésie, c'est ça, rien d'autre. Un chant ? Plutôt une danse. Huit cents sonnets qui nous entraînent dans un paso doble endiablé, sur une mélodie sésraphique. Et nous crions de bonheur : le grand goût français est plus que jamais vivant, le Vers est toujours là, frais, volant, riant, pétillant, insinuant, caracolant ! Et de se dérouler devant nos yeux dévoreurs et devant nos esprits séduits le roman de deux âmes assouplies par la casuistique, de deux corps cambrés par l'escrime amoureuse. C'est l'Eternel Masculin Singulier, tous feux d'amour allumés : amour divin, amour profane, amour des lettres, amour d'amour ! Tous les chevaux du Désir paradent : en ronde, en manège, en terrain découvert.

Nos deux gentilshommes vivent à tous les temps, avec tous les temps : France Louis XIII, France chrétienne, France d'Edgar Faure. Sur les barricades et dans les alcô-

ves, dans les jardins et dans les villes d'eaux, dans les chapelles, les palais, les confessionnaux.

Etat de grâce ? Etat de péché mortel ? Etat de guerre ? Tout, tout simplement. Et c'est une croisade, bien sûr. Pour une cause perdue : quoi de plus exaltant ? A l'aube du XXI^e siècle, deux poètes disent adieu au cafard et s'embarquent pour Cythère. Remontent les fleuves du temps, effacent le triste aujourd'hui. Sur toutes les mers, catholiques ou païennes, ils dînent au son d'un violon. Tantôt servant le diable et tantôt le Bon Dieu. Jetons nos chaloupes à la mer, engageons-nous, lecteurs, dans le sillon de leur caravelle, sur la blanche écume des pages de cette Furie, suivons l'écho de leur galante conversation qui égrène visions, invocations, révisions, polissonneries, espiègleries, visites et visitations, frissons ! Offrons une oreille non sourcilleuse à leurs pieuses méditations, ergoterics et divinations ! Aux tourbillons de leurs histoires trop belles pour être crues, mais vraies parce que si belles dans leur grande toilette de vers aux rimes chatoyantes.

Alessandra Lukinovich

Marie-Luce Dayer

Contes de Noël

Clé de Sel, St-Maurice 2004, 96 p.

Noël, c'est la nuit de tous les possibles et des petits miracles de la vie si l'on sait écouter, percevoir l'invisible et descendre dans ses obscurités avec l'espérance de la lumière. C'est dans cette quête que nous entraînent les sept contes de Marie-Luce Dayer.

Tout est là pour camper cette fête, à la charnière des jours qui vont recommencer discrètement à grandir : la grotte, l'étoile, les roses de Noël, l'enfant, l'ange... tous disséminés au fil des contes. Mais ils ne sont symboles que pour ceux qui, dans l'innocence du regard, savent lire les signes du mystère et passer à travers la souffrance et la solitude. Merci à Marie-Luce pour ces éclaircies.

Philippe Baud, en postlude, raconte l'histoire inouïe de cette naissance en Palestine, sous le regard des textes bibliques et des évangiles apocryphes qui nous ont légué tous les symboles qui illuminent nos yeux d'enfants.

Marie-Thérèse Bouchardy

Brissiaud Pierre-Yves, *Marche et méditation. Un chemin vers soi*. Jouvence, Genève-Bernex 2004, 140 p.

Carré Ambroise-Marie, *La sainteté*. Cerf, Paris 2004, 132 p.

Closets François de, *Ne dites pas à Dieu ce qu'il doit faire*. Seuil, Paris 2004.

*****Col.**, *La quête du sens*. Albin Michel, Paris 2004, 156 p. [39520]

*****Col.**, *Population et pauvreté aujourd'hui. Les enjeux d'un développement intégral*. Lumen Vitae, Bruxelles 2004, 190 p. [39559]

*****Col.**, *Relectures des Actes des Apôtres*. Cerf, Paris 2004, 66 p. [39564]

*****Col.**, *Témoins de Dieu*. Cerf, Paris 2004, 240 p. [39566]

Faessler Marc, *Veillée de Noël. Contes et récits*. Labor et Fides, Genève 2004, 184 p.

Ferrari Américo, *Figura para abolirse - Figure pour s'abolir, suivi de La fiesta de los locos - La fête des fous*. D'en bas, Lausanne 2004, 88 p.

Fragnière Gabriel, *Le Chemin et le Regard. Récit philosophique sur l'homme et le divin*. La Renaissance du Livre, Tournai 2004, 168 p.

Fritzson Arne, Kabue Samuel, *Interpreting Disability. A Church of All and for All*. WCC Publications, Genève 2004, 88 p.

Gesché Adolphe, Bianciotti Hector, *Les mots et les livres*. Cerf, Paris 2004, 156 p.

Gounelle Rémi, *1 Pierre 3, 18-20 et la descente du Christ aux enfers*. Cerf, Paris 2004, 112 p.

Gouzes André, *La nuit lumineuse. Initiation au mystère de Pâques*. Bayard, Paris, 2004, 176 p.

Humbrecht Thierry-Dominique, *Lettre aux jeunes sur les vocations. Avec des dessins de l'auteur*. Parole et Silence, Paris 2004, 120 p.

Jean-Paul II, *A vous les jeunes ! Paroles d'un père spirituel*. Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 112 p.

Laportalrière Arnaud de, *Un trésor dans*

un champ de bataille. Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 178 p.

Leloup Jean-Yves, Skali Faouzi, Teundroup Denis, *Guérir l'esprit. Le colloque de Bodhgaya*. Albin Michel, Paris 2004, 236 p.

Mansouri-Guilani Nasser, *La mondialisation à l'usage des citoyens*. L'Atelier/ Editions Ouvrières, Paris 2004, 416 p.

Meier Gerhard, *Le canal*. Zoé, Carouge 2004, 158 p.

Moser Félix, *(Se) donner : à quoi bon ?* L'Hèbe, Grolley 2004, 80 p.

Niederberger Lukas, *Am liebsten bei- des. Entscheidungen sinnvoll treffen*. S. Fischer Verlag GmbH, Frankfurt am Main 2004, 300 p.

Pierre Abbé, Pedro (Père), *Pour un monde de justice et de paix*. Presses de la Renaissance, Paris 2004, 228 p.

Poupard Paul, *Le Vatican*. Parole et Silence, Paris 2004, 152 p.

Roger Jacques, *40 prières d'Évangile*. Soceval, Magny-les-Hameaux 2004, 96 p.

Ruiz Miguel, Carrol Nelson Mary, *Au-delà de la peur. Les clés de la sagesse tol-tèque*. Jouvence, Genève/Bernex 2004, 278 p.

Schleiermacher Friedrich Daniel Ernst, *De la religion. Discours aux personnes cultivées d'entre ses mépriseurs*. Van Dieren Editeur, Paris 2004, 182 p.

Serrault Michel, *Les pieds dans le plat. Journal 2003-2004*. Oh! Editions, Paris 2004, 142 p.

Shiva Vandana, *La vie n'est pas une marchandise. Les dérives des droits de propriété intellectuelle*. D'en bas, Lausanne 2004, 160 p.

Willemetz Geneviève, Jean Anisson, *1642-1721. Un homme d'affaires et de culture au Grand Siècle*. Des Cendres, Paris 2004, 208 p.

Zarcone Thierry, *La Turquie moderne et l'Islam*. Flammarion, Paris 2004, 368 p.

Zivie Alain, *La prison de Joseph. L'Égypte des pharaons et le monde de la Bible*. Bayard, Paris 2004, 256 p.

Un vendredi à Ramallah

D'abord, il y a eu ces visages, par dizaines de milliers. Cette douce cohorte avançant à pas tranquilles, sous le soleil de midi, vers la porte sud de la Mouqataa. La rue n'était pas si large, le portail était serré, il y eut bien quelques inconscients pour se lancer à l'assaut des murailles de la citadelle, mais la multitude, en son immense majorité, se contentait de se laisser porter par le flux, fataliste et patiente. C'était à Ramallah, faubourg de nulle part, à l'écart de tout jardin, sous un ciel sans nuage, ce vendredi 12 novembre 2004.

Avoir erré dans Ramallah, dernier jour de Ramadan, doublé d'un jour de deuil, ne nous avait guère offert que l'image d'une ville fantôme. Tous les stores des magasins étaient fermés, nul point d'eau ni d'alimentation, nulle âme qui vive, puisque tous étaient aux funérailles. Deux chèvres et trois moutons, quelques chats en pleine sieste, les drapeaux palestiniens en berne, et surtout, collée à la hâte depuis la veille, l'image du raïs défunt, l'énigme de ce sourire, ces prunelles de braise levantine qui avaient défié l'Occident pendant quatre décennies.

Et là, dans Ramallah vide, la résurgence de cette image, l'hyper-présence de cet homme, justement parce qu'il venait de mourir la veille, plus troublante encore que de son vivant.

Ce n'était plus le reclus de la Mouqataa s'éclairant à la chandelle, comme les Pèlerins de Rembrandt, non, c'était à nouveau ce funambule de la pleine lumière, ce chef de guerre cherchant à inventer le destin de son peuple à travers d'improbables contorsions diplomatiques, du Caire à Beyrouth, de New York à Genève, de Paris à Madrid, d'Oslo à Camp David. Et chaque fois, la nuit qui faisait croire à l'irruption de l'aube, chaque fois les faux beaux jours, et chaque enfant tué, qu'il fût de Palestine ou d'Israël, emportant l'espoir; une nouvelle fois, dans un linceul crépusculaire.

Etre venu porter le raïs en son avant-dernière demeure, en attendant l'Esplanade si proche et si lointaine, relevait davantage, encore, de l'acte de guerre et de défi que du simple rituel de deuil. L'occupant n'était-il pas tout proche, juste derrière le Mur, cette honte berlinoise projetée sur la Cisjordanie, ces baillons de nuit dispersés sur la Palestine ? L'occupant a pu entendre, pendant des heures, ces interminables tirs en l'air, ces milliers de balles perdues offertes en sacrifice à l'indifférence du Ciel, comme pour conjurer son ingratitude et son silence. L'occupant a pu toiser l'immensité de la foule, la souriante gravité des visages, l'âge moyen, si jeune, si menaçant, comme la promesse, pour les années qui viennent, d'une bombe démographique.

La suite, je ne la raconterai pas, ou peu, parce que vous la connaissez, et avec vous le monde entier, par les images des satellites : l'arrivée du corps

par le ciel, ce cadavre venu d'en haut pour s'immerger dans la foule de son peuple, ce jeu inédit de la mort avec la verticalité, et le peuple entier qui se précipite vers l'hélicoptère, à deux doigts du carnage, des entrailles lacérées par les hélices. A deux doigts. Et le drapeau, sur le cercueil, qui se dérobe, les officiels qui flanquent, et la foule qui prend possession de ce corps, et cet océan qui le porte jusqu'au tombeau. Provisoire. Tout est dit. Vous connaissez l'histoire. Peut-être même était-ce écrit.

On racontera Ramallah comme Waterloo, ceux qui étaient restés à l'extérieur de la Mouqataa, ceux qui avaient osé l'immersion, ceux qui virent le corps, ceux qui furent pris par la foule, ceux qui restèrent, la nuit tombée et le Ramadan rompu, ceux qui revinrent, une fois la place clairsemée, pour apercevoir le caveau. Le soleil, d'un coup, avait disparu, et avec lui, tout aussi subitement, la chaleur de cette journée. La soirée était froide, la foule rentrée chez elle, la garde noire du raïs debout tout autour du tombeau. Il y eut quelques voitures, quelques officiels, les longs rituels de condoléances, quelques tirs encore, beaucoup plus rares, dans la nuit. Tout autour de la citadelle, la vie avait repris, cette vie d'Orient et de marchands de rue, les brasiers épars de leurs charrettes, parfums d'huile et cuisines de fortune, grappes d'hommes en palabres. Narguilés, café, routine.

Retour à Jérusalem, de nuit, passage, à nouveau, par les check points, ville à son tour désertée pour cause, cette fois, de sabbat. Rançon de cet Orient

compliqué qui crée le vide quand on s'y attend le moins. Traces d'images dans les rêves d'une nuit étoilée : vingt ou trente mille keffiehs en un seul jour entrevus, le petit garçon qui était venu nous dire, en arabe, son désir de servir la Palestine jusqu'à verser son sang, les voiles noirs des femmes et les cagoules des combattants, cet hélicoptère, enfin, la folie de cette clameur, cette descente du ciel, ce petit chat noir, juste dans un coin d'ombre, sur le palier d'une pâtisserie fermée. Il était resté là du début à la fin, et rien, apparemment, pas même le tumulte de l'Histoire, n'était parvenu à troubler la douceur de sa sieste.

Pascal Décaillet



| | | | |
|---------------------------------------|--|------------|--|
| | Bible | | |
| HUG J. | • <i>Commentaires de la Bible</i> | 529,37 | |
| | Bioéthique | | |
| PETITE J. | • <i>Clonage, un nouveau procès Galilée ?</i> | 539,18 | |
| SOWLE CAHILL L. | • <i>Bioéthique et bien commun, réajuster les priorités catholiques</i> | 539,13 | |
| | Brésil | | |
| RABOUD J.-J. | • <i>Retour au pays d'adoption. Brésil 2004</i> | 533,25 | |
| | Chronique | | |
| DÉCAILLET P. | • <i>La grande trahison</i> | 529,44 | |
| | • <i>Sept mois et dix-sept jours</i> | 530,44 | |
| | • <i>La presse romande s'ennuie</i> | 531,44 | |
| | • <i>Charles Péguy, notre contemporain</i> | 532,44 | |
| | • <i>Eloge de la nostalgie</i> | 533,44 | |
| | • <i>L'inconnu de Lübeck</i> | 534,44 | |
| | • <i>Les vacances, l'école, la vie qui va...</i> | 535-536,52 | |
| | • <i>A Monsieur Merz</i> | 537,44 | |
| | • <i>Le réveil anti-UDC</i> | 538,44 | |
| | • <i>Le peuple, quel peuple ?</i> | 539,44 | |
| | • <i>Un vendredi à Ramallah</i> | 540,42 | |
| | Cinéma | | |
| BEDOUELLE G.-Th. | • <i>Blessures d'enfance</i> | 529,22 | |
| | • <i>La parole enchantée</i> | 530,29 | |
| | • <i>Le silence des hommes</i> | 531,30 | |
| | • <i>Un Christ baroque</i> | 532,30 | |
| | • <i>Le cinéma. Instrument ou reflet de la culture contemporaine ?</i> | 535-536,40 | |
| | • <i>Le jeu du vrai et du faux</i> | 538,30 | |
| | • <i>Apaisements</i> | 539,28 | |
| | Culture | | |
| BEDOUELLE G.-Th. | • <i>Le cinéma. Instrument ou reflet de la culture contemporaine ?</i> | 535-536,40 | |
| BORY V. | • <i>Vitale et émancipatrice</i> | 535-536,29 | |
| JOULIÉ G. | • <i>A notre chère disparue</i> | 535-536,37 | |
| LUKINOVICH A., SAUGE A., STEINRÜCK M. | • <i>De la culture. Dialogue entre trois philologues</i> | 535-536,21 | |
| MANGUEL A. | • <i>Lire la guerre</i> | 535-536,33 | |
| MUGNY P. | • <i>La mission des pouvoirs politiques</i> | 535-536,25 | |
| NEVEJAN G. | • <i>L'art, chemin vers l'intériorité. Entretien avec Nicolas Grimaldi</i> | 535-536,18 | |
| REVAZ J.-N. | • <i>Un culte à la vie</i> | 535-536,14 | |
| | Développement | | |
| BAVAREL M. | • <i>A boire et à manger pour tous</i> | 531,17 | |
| DE GENDT R. | • <i>Pauvreté en Europe</i> | 534,28 | |
| EGGER M. | • <i>Gare aux mirages ! Société de l'information et développement</i> | 532,21 | |
| | Diaconat | | |
| DUCARROZ CI. | • <i>Le diaconat à la recherche de lui-même</i> | 534,16 | |
| FROMHERZ U.T. | • <i>Un diaconat pour les femmes</i> | 534,20 | |
| | Droits de l'homme | | |
| BOUCHARDY M.-Th. | • <i>30 ans de lutte contre la torture ACAT, témoignage</i> | 540,24 | |
| | Economie | | |
| PERROT E. | • <i>L'intérêt monétaire entre religion et morale</i> .. | 537,30 | |
| | Editorial | | |
| EMONET P. | • <i>Une tension féconde</i> | 529,2 | |
| | • <i>Un cadavre dans le placard</i> | 530,2 | |
| | • <i>Carême, la solidarité en question</i> | 531,2 | |
| | • <i>Mondialisation, le piège</i> | 532,2 | |
| | • <i>Une leçon de l'histoire</i> | 533,2 | |
| | • <i>Les femmes dans l'Eglise</i> | 534,2 | |
| | • <i>Plaidoyer pour la culture</i> | 535-536,2 | |
| | • <i>La délation n'est pas une vertu</i> | 537,2 | |
| | • <i>L'intolérance comme remède</i> | 538,2 | |
| | • <i>Un être humain n'est pas un objet</i> | 539,2 | |
| | • <i>Racontez-moi une histoire</i> | 540,2 | |
| | Eglise | | |
| BARRÉ N. | • <i>Un anniversaire douloureux</i> | 533,14 | |
| EMONET P. | • <i>L'eucharistie, une impasse œcuménique</i> | 529,9 | |
| | • <i>Le poids politique du Vatican</i> | 530,15 | |
| MARION-VEYRON R. | • <i>Prêtres pédophiles. Le célibat en question ?</i> .. | 537,13 | |
| RYAN J. | • <i>Pédophilie : l'Eglise à l'épreuve</i> | 530,9 | |
| SALAMOLARD M. | • <i>Pastorale des jeunes. Dix années cruciales</i> .. | 534,24 | |
| ZUFFEREY-SUDAN M.-M. | • <i>Prêtres et abus sexuels. Les oubliées</i> | 537,17 | |
| | Eglise en Suisse | | |
| DUCARROZ CI. | • <i>Renouveler la paroisse</i> | 529,14 | |
| | Enseignement religieux | | |
| BARRÉ Ch. | • <i>Une urgence ! Enseigner les religions à l'école</i> | 531,9 | |
| SCHWAB CI. | • <i>Enbiro. Se lancer dans la pratique</i> | 531,13 | |
| | Ethique | | |
| HUOT J.-Cl. | • <i>Quel impôt, pour quelle société ?</i> | 531,21 | |
| PERROT E. | • <i>L'intérêt monétaire entre religion et morale</i> .. | 537,30 | |
| PETITE J. | • <i>Clonage, un nouveau procès Galilée ?</i> | 539,18 | |
| SOWLE CAHILL L. | • <i>Bioéthique et bien commun, réajuster les priorités catholiques</i> | 539,13 | |
| | Eucharistie | | |
| EMONET P. | • <i>L'eucharistie, une impasse œcuménique</i> | 529,9 | |
| | Expositions | | |
| NEVEJAN G. | • <i>Albert Anker (1831-1910)</i> | 530,31 | |
| | • <i>Du Greco à Delacroix</i> | 532,33 | |
| | • <i>Icones du Mont Sinai</i> | 539,30 | |
| | Femmes et Eglise | | |
| FROMHERZ U.T. | • <i>Un diaconat pour les femmes</i> | 534,20 | |
| JAKAB A. | • <i>Les femmes dans l'Eglise ancienne</i> | 534,13 | |
| | Figures d'Eglise | | |
| LOCHER C. | • <i>Karl Rahner</i> | 534,9 | |
| RYAN J. | • <i>Le monastère de la Mère Marie</i> | 535-536,9 | |
| | • <i>Louis Massignon et l'Islam éternel</i> | 538,9 | |
| | Histoire suisse | | |
| BÜCHI Christophe | • <i>Un héros tellement ambivalent</i> | 538,24 | |
| | Histoire de l'Eglise | | |
| JAKAB A. | • <i>Les femmes dans l'Eglise ancienne</i> | 534,13 | |
| | • <i>Réconciliation dans le christianisme ancien</i> .. | 540,21 | |
| VIET-DEPAUL N. | • <i>Prêtres-ouvriers. Chronologie d'une répression</i> | 533,9 | |
| | Interreligieux | | |
| DUPUIS J. | • <i>Le dialogue interreligieux</i> | 538,14 | |
| EVAIN F. | • <i>Mondialisation et dialogue interreligieux</i> | 532,13 | |
| RYAN J. | • <i>Louis Massignon et l'Islam éternel</i> | 538,9 | |
| | Islam | | |
| RYAN J. | • <i>Louis Massignon et l'Islam éternel</i> | 538,9 | |
| SCHELLING T. | • <i>Les musulmans en Suisse. De « contre » à « rencontre »</i> | 532,25 | |
| | • <i>Islam, clefs de lecture</i> | 538,20 | |
| | Jésuites | | |
| BRÜCHSEL R. | • <i>L'avenir de l'œuvre de Teilhard</i> | 540,18 | |
| EMONET P. | • <i>Une spiritualité de l'incarnation</i> | 540,9 | |

| | | | | |
|---------------------------------------|--|------------|--|--|
| | Jeunes | | | |
| SALAMOLARD M. | • <i>Pastorale des jeunes. Dix années cruciales</i> . . . | 534,24 | | |
| | Lettres | | | |
| DEVANTHÉRY BABEY Chr. | • <i>Nouvelles de la littérature suisse</i> | 533,31 | | |
| | • <i>Etrangeté et « suissitude »</i> | 538,37 | | |
| DAYER M.-L. | • <i>Littérature et sacré. Sept chemins, sept poètes</i> | 529,25 | | |
| JOULIÉ G. | • <i>Charles Maurras, l'indomptable</i> | 529,29 | | |
| | • <i>Charles du Bos. Beaucoup d'encens et peu de soufre</i> | 530,34 | | |
| | • <i>Perle anglaise</i> | 531,35 | | |
| | • <i>Montesquieu ou la trompeuse douceur de vivre</i> | 532,36 | | |
| | • <i>Villiers de L'Isle-Adam. Un idéaliste littéraire</i> | 533,35 | | |
| | • <i>Entre Dieu et le soleil. Bossuet</i> | 534,33 | | |
| | • <i>A notre chère disparue</i> | 535-536,37 | | |
| | • <i>Trois cerises sur un gâteau. Thomas Peacock</i> | 537,36 | | |
| | • <i>Grandeur et beauté de la tragédie (Jill Silberstein)</i> | 538,34 | | |
| | • <i>Sainte-Beuve, le Bottin des Lettres françaises</i> | 539,33 | | |
| | • <i>Le poète au pied léger. Jean Cocteau</i> | 540,30 | | |
| MANGUEL A. | • <i>Lire la guerre</i> | 535-536,33 | | |
| | Livres ouverts | | | |
| BONVIN B. | • <i>Vers la modernité</i> | 535-536,44 | | |
| BOUCHARDY M.-Th. | • <i>Moïse Maimonide</i> | 534,38 | | |
| BRÉCHET R. | • <i>Le monde concentrationnaire</i> | 533,39 | | |
| DURUSSEL A. | • <i>La Pentecôte des mots</i> | 535-536,45 | | |
| | • <i>Gustave Roud et sa « différence »</i> | 540,33 | | |
| HUG J. | • <i>Commentaires de la Bible</i> | 529,37 | | |
| | • <i>Abbu Ammar, l'espoir d'un peuple</i> | 540,35 | | |
| LIVIO J.-B. | • <i>Une vocation, deux vies</i> | 533,38 | | |
| | • <i>Maurice Zundel</i> | 539,38 | | |
| LONGCHAMP A. | • <i>L'Eglise au cœur du soupçon</i> | 529,33 | | |
| | • <i>Saint Augustin rendu aux siens</i> | 532,39 | | |
| LONGET R. | • <i>Spiritualité et écologie</i> | 534,37 | | |
| | • <i>Science et foi</i> | 539,37 | | |
| VOGELSANGER W. | • <i>La dépression</i> | 530,38 | | |
| | Mondialisation | | | |
| EVAIN F. | • <i>Mondialisation et dialogue interreligieux</i> | 532,13 | | |
| LONGET R. | • <i>Une mondialisation maîtrisée</i> | 532,17 | | |
| | Pédophilie | | | |
| MARION-VEYRON R. | • <i>Prêtres pédophiles. Le célibat en question ?</i> | 537,13 | | |
| NEIRYNCK J. | • <i>Célibat et pédophilie</i> | 530,13 | | |
| RYAN J. | • <i>Pédophilie : l'Eglise à l'épreuve</i> | 530,9 | | |
| ZUFFEREY-SUDAN M.-M. | • <i>Prêtres et abus sexuels. Les oubliées</i> | 537,17 | | |
| | Philosophie | | | |
| LUKINOVICH A., SAUGE A., STEINRÜCK M. | • <i>De la culture. Dialogue entre trois philologues</i> | 535-536,21 | | |
| NEVEJAN G. | • <i>L'art, chemin vers l'intériorité. Entretien avec Nicolas Grimaldi</i> | 535-536,18 | | |
| REVAZ J.-N. | • <i>Primauté menacée</i> | 531,25 | | |
| | • <i>Un culte à la vie</i> | 535-536,14 | | |
| | Politique internationale | | | |
| DE CHARENTENAY P. | • <i>La rhétorique de Bush</i> | 533,19 | | |
| LONGCHAMP A. | • <i>La paix au point mort. Israël - Palestine</i> | 530,24 | | |
| RABOUD J.-J. | • <i>Retour au pays d'adoption. Brésil 2004</i> | 533,25 | | |
| | Politique suisse | | | |
| BAVAREL M. | • <i>Sortir de l'ombre. Les « sans statu légal »</i> | 537,25 | | |
| DURRER A. | • <i>Enfin une assurance maternité ?</i> | 537,21 | | |
| HUOT J.-Cl. | • <i>Quel impôt, pour quelle société ?</i> | 531,21 | | |
| MUGNY P. | • <i>La mission des pouvoirs politiques</i> | 535-536,25 | | |
| | Prêtres-ouvriers | | | |
| BARRÉ N. | • <i>Un anniversaire douloureux</i> | 533,14 | | |
| VIET-DEPAULE N. | • <i>Prêtres-ouvriers. Chronologie d'une répression</i> | 533,9 | | |
| | Prison | | | |
| BITTAR L. | • <i>En prison et en quête de sens. Une interview de N. Desboeuf, aumônier</i> | 529,17 | | |
| | Proche-Orient | | | |
| LONGCHAMP A. | • <i>La paix au point mort. Israël - Palestine</i> | 530,24 | | |
| | Psychologie | | | |
| BROQUET R. | • <i>Sortir d'une secte et se retrouver</i> | 539,23 | | |
| | Sans-papiers | | | |
| BAVAREL M. | • <i>Sortir de l'ombre. Les « sans statu légal »</i> | 537,25 | | |
| | Société | | | |
| BITTAR L. | • <i>En prison et en quête de sens. Une interview de N. Desboeuf, aumônier</i> | 529,17 | | |
| BORY V. | • <i>Vitale et émancipatrice</i> | 535-536,29 | | |
| DE GENDT R. | • <i>Pauvreté en Europe</i> | 534,28 | | |
| DURRER A., GARIN Chr. | • <i>Droits syndicaux et humains. Projet de société rime avec mémoire</i> | 530,20 | | |
| HUOT J.-Cl. | • <i>Quel impôt, pour quelle société ?</i> | 531,21 | | |
| EGGER M. | • <i>Gare aux mirages ! Société de l'information et développement</i> | 532,21 | | |
| | Spiritualité | | | |
| BOUCHARDY M.-Th. | • <i>Bienheureux les anonymes</i> | 537,9 | | |
| ECK S. | • <i>S'abandonner à Dieu. Du Bon usage de la sagesse de Maître Eckhart</i> | 532,9 | | |
| EMONET P. | • <i>Une spiritualité de l'incarnation</i> | 540,9 | | |
| FUGLISTALLER B. | • <i>La « re-prise »</i> | 529,8 | | |
| | • <i>Les étoiles de la bibliothèque</i> | 531,8 | | |
| | • <i>Des montagnes de brouillies</i> | 533,8 | | |
| | • <i>Des passeurs</i> | 535-536,8 | | |
| | • <i>La prière d'intercession</i> | 538,8 | | |
| | • <i>Terra incognita</i> | 540,8 | | |
| NOTHOMB J.-F. | • <i>Souffrance, mort et Vie</i> | 539,9 | | |
| RUEDIN L. | • <i>L'espace ouvert</i> | 530,8 | | |
| | • <i>A l'impossible...</i> | 532,8 | | |
| | • <i>Choisir la jeunesse</i> | 535-536,8 | | |
| | • <i>S'orienter</i> | 537,8 | | |
| | • <i>De la compassion</i> | 539,8 | | |
| RYAN J. | • <i>Le monastère de la Mère Marie</i> | 535-536,9 | | |
| | Syndicalisme | | | |
| DURRER A., GARIN Chr. | • <i>Droits syndicaux et humains. Projet de société rime avec mémoire</i> | 530,20 | | |
| | Théâtre | | | |
| BORY V. | • <i>Dürrenmatt latino, Morax poétisé</i> | 531,32 | | |
| | • <i>Brutalité, démesure et poésie</i> | 538,32 | | |
| | • <i>Trois variations sur le destin</i> | 540,27 | | |
| | Théologie | | | |
| BRÜCHSEL R. | • <i>L'avenir de l'œuvre de Teilhard</i> | 540,18 | | |
| HUG J. | • <i>Les fondements du Credo chrétien</i> | 540,13 | | |
| LOCHER C. | • <i>Karl Rahner</i> | 534,9 | | |

JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

The background of the entire page is an abstract, marbled pattern. It features a complex network of thin, dark blue lines that crisscross and swirl across a field of bright orange and yellow. The overall effect is reminiscent of marbled paper or a microscopic view of a biological structure. The colors are vibrant and contrast sharply against each other.

SAVOIR LIRE

PAYOT
LIBRAIRE